

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -

il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.

Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire de la revue du CEP N° 26

Le désenchantement de la science	Dominique Tassot	2
La théorie de l'information et les êtres vivants	Hubert Saget	9
Nos membres publient	Une histoire chrétienne de la Grande Guerre	Pierre
Dequènes		17
De la magie technologique aux mystiques cosmiques	P. Louis Bouyer	18
Interventions surnaturelles lors de la guerre du Liban	Mgr Elias Zoghby	28
La confession de Rakovski	Dr Landowsky	37
Présence des Ligures en Languedoc	Jean Taffanel	51
L'Europe sur le chemin de la dictature ?	Vladimir Boukovsky	54
Une étonnante suite de grâces	Dr Patrick Theillier	57
À propos du Prophète Jonas Thomas Créan		66
Sarbacane à répétition	Jean de Pontcharra	77
COURRIER DES LECTEURS		84
La Science et la Foi	par Hubert Saget	86
L'Oméga	Carl Christaki	88

Le désenchantement de la science

Dominique Tassot

Résumé : Le rôle disproportionné des mathématiques dans le travail scientifique a entraîné un appauvrissement de notre vision du monde : on réduit le réel au connu, et le connu au quantifiable. Mais la nature n'obéit pas aux lois auxquelles l'homme veut la réduire, et les désordres imprévus arrivés dans les fourgons de la société industrielle ont provoqué aujourd'hui le « désenchantement » de la science. On n'en espère plus le salut collectif. Les OGM et les nanotechnologies font peur, à juste titre. Ce divorce entre la science et la société devrait être l'occasion d'un examen de conscience chez les scientifiques : est-il sage de vouloir manipuler la Création comme si Dieu n'en avait pas prévu la finalité ?

Avec la « mathématisation » et la « géométrisation » de la science depuis Galilée¹, allait se développer ce qu'Alexandre Koyré, dans ses *Etudes d'histoire de la pensée scientifiques*, nomme la « dissolution du Cosmos », qu'on a excellemment traduit le « désenchantement du Monde ». Car ce que Dieu avait créé « **avec nombre, poids et mesure** », ne se réduisait nullement à la quantité : l'essentiel demeurait la qualité et la société, dans ses productions, ses gestes et ses lois, s'y efforçait.

En appliquant aux mouvements célestes la même formule mathématique qu'aux mouvements terrestres, Newton fut le mauvais génie qui contribua sans doute le plus à la démolition du cosmos hiérarchisé et diversifié dans lequel l'homme antique ou médiéval pouvait loger sans obstacles toutes les dimensions et toutes les facettes de sa personnalité. L'idée que tout était connaissable, devint dominante : il suffisait d'attendre le progrès quasi-mécanique de la science.

Et l'homme, ce microcosme résumant et réfléchissant le macrocosme, subit par contre-coup le même aplatissement, à ce point que les « sciences humaines » se font un devoir et presque une gloire d'appliquer à leur objet, pourtant rebelle, les mêmes outils mathématiques ou statistiques qui ont si bien réussi dans les sciences physico-chimiques.

¹ cf. Alexandre Koyré, *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1973, p.170.

Mais dans un univers conçu comme une horloge, les êtres et leurs organes ont vocation à n'être plus que des rouages. Et la gloire d'un rouage n'est autre que l'usage auquel on le fait servir. On passe de plain-pied de la formule définissant en mécanique le travail comme le produit d'une force par un déplacement, aux formules économiques de Ricardo ou de Marx considérant le travail humain comme le produit d'une force de travail par un temps de travail, et de là aux totalitarismes du 20^{ème} siècle. Cette absurde réduction de la vie des entreprises à une simple multiplication vient encore de sévir chez des technocrates français qui ont cru pouvoir créer des emplois en diminuant la durée du travail !.. Un tel simplisme, un tel exemple de « pensée magique », un tel oubli de la nature éminente et complexe de tout homme, fût-il simple « travailleur », serait criminel s'il n'était l'application – dans un domaine particulier – d'une dérive générale de la vision du monde, faisait passer tout le réel sous les fourches caudines de la quantité, de l'horizontalité et de la matérialité.

« *Le monde est désormais sans mystère* », déclarait triomphalement Berthelot en 1885, après avoir constitué les bases de la chimie organique. Secrétaire de l'Académie des Sciences, il ne réclamait plus que « *quelques dizaines d'années pour achever la science* » !..

Or ce bel optimisme, qui s'était traduit dans les masses (et même chez les dirigeants) par une croyance dans un progrès social quasi automatique, est aujourd'hui retombé. Le rayonnement fulgurant traversant le ciel d'Hiroshima s'était mué en un nuage de poussière radioactive obscurcissant l'horizon. A peine entrevu, le sourire de la paix tournait au rictus : la tranquillité escomptée prenait le visage d'un équilibre entre deux terreurs. Même le développement industriel pacifique, avec la pollution, allait bientôt charger l'avenir de menaces imprévues.

Dans un premier temps on aurait pu croire que la science garderait son statut d'ouvrière impeccable toute au service de l'humanité, laissant à la technique et aux ingénieurs la responsabilité des catastrophes annoncées.² Mais avec les biotechnologies, et singulièrement les OGM³, ou avec les « nanotechnologies »⁴, un fait nouveau de grande portée apparaît : le « connaître » ne se distingue plus du « faire ».

Il ne s'agit plus d'expérimenter afin de valider nos hypothèses sur la nature des choses, nos « modèles » subjectifs d'une réalité objective, c'est l'objet lui-même qui se crée dans l'expérimentation. L'homme artisan, *Homo faber* dont l'art transformait la nature (et d'autant mieux qu'il en respectait l'être), devient un demiurge véritable. Selon le mot de Jean-Pierre Dupuy⁵ dans sa conférence d'ouverture des Premières Rencontres « *Science et Décideurs* » au Futuroscope de Poitiers, le 28 novembre 2003 : « *le problème n'est plus de savoir jusqu'à quel point on peut ou on doit « transgresser » la nature. Le problème c'est que la notion même de transgression est sur le point de perdre tout son sens (...) Ce n'est plus seulement en faisant des expériences sur elle, ce n'est plus seulement en la modélisant, que les hommes désormais connaîtront la nature. C'est en la re-faisant. Mais du coup, ce n'est plus la nature qu'il connaîtront, mais ce qu'ils auront fait. Ou plutôt c'est l'idée même de nature, donc de donné extérieur à soi qui apparaîtra comme dépassée.* »

Or les perspectives fabuleuses que laissent entrevoir ces nouvelles technologies, ne soulèvent d'enthousiasme que chez ceux qui s'y adonnent. Plus personne ne croit un instant que le sort de l'humanité en sera vraiment amélioré.

L'écart est trop manifeste, entre les promesses de l'ère industrielle et la réalité quotidienne de nos sociétés : les effets pervers du progrès, ont frappé l'organisme social comme les maladies de dégénérescence atteignent une population vieillissante.

² Il suffit de voir comment Einstein passe pour un éminent pacifiste, alors que sa lettre du 2 août 1939 à Roosevelt joua un rôle décisif dans le développement de la bombe atomique.

³ cf. Le Cep n°9, *Faut-il avoir peur des OGM ?* et n°22, *L'agriculture transgénique est inutile.*

⁴ Les nanotechnologies opèrent à une très petite échelle, comme pour les matériaux composites de la micro électronique, avec l'ambition d'arriver à l'atome individuel. On aboutirait à la création de parcelles de matière entièrement contrôlées.

⁵ J.-P. Dupuy, Ingénieur Général des Mines, professeur à l'Ecole Polytechnique et à l'Université américaine de Stanford, est notamment l'auteur de *The Mechanization of the Mind* (La mécanisation de l'esprit, Princeton University Press, 2000). Depuis 2001 il est chargé par la Commission de Bruxelles, dans le cadre d'un groupe d'experts « de haut niveau », d'élaborer une réponse européenne au plan américain de développement des NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, technologies de l'Information et sciences Cognitives).

La crise de la vache folle a montré comment les Comités scientifiques tranchaient volontiers dans le sens des intérêts économiques. Pour les OGM ou pour les nanotechnologies, les mêmes têtes se retrouvent inévitablement avec la toque de l'expert et la casquette de l'ingénieur. Même un partisan de ces techniques comme Jean-Pierre Dupuy, hostile à tous les freins qu'il pressent du côté des religions, englué dans une vision scientiste du monde qu'il croit sans alternative, a conscience de cette divergence croissante entre la société et ces savants qui s'éclipsent à l'heure des responsabilités : *« La communauté scientifique, déclare-t-il dans sa conférence, se retrouve prisonnière du double langage qu'elle a souvent pratiqué dans le passé. Lorsqu'il s'agit de vendre son produit, les perspectives les plus grandioses sont agitées à la barbe des décideurs. Lorsque les critiques, alertés par tant de bruit, soulèvent la question des risques, on se rétracte : la science que nous faisons est modeste ; le génome contient l'essence de l'être vivant mais l'ADN n'est qu'une molécule comme une autre – et elle n'est même pas vivante !.. Grâce aux OGM, on va résoudre une fois pour toutes le problème de la faim dans le monde, mais l'homme a pratiqué le génie génétique depuis le Néolithique... Les nanobiotechnologies permettront de guérir le cancer et le Sida, mais c'est simplement la science qui continue son bonhomme de chemin... Par cette pratique du double langage, la science ne se montre pas à la hauteur de sa responsabilité.*

Aujourd'hui le lobby nanotechnologique a peur. Il craint que son opération de relations publiques aboutisse à un ratage encore plus lamentable que celui qu'a connu le génie génétique.

Avec la conférence d'Asilomar en 1975, les choses avaient pourtant bien commencé pour la communauté scientifique, du moins le croyait-elle.

Elle avait réussi à se donner le monopole de la régulation du domaine. Trente ans plus tard, le désastre est accompli. La moindre réalisation biotechnologique fait figure de monstruosité aux yeux du grand public. Conscients du danger, les nonotechnologues cherchent une issue du côté de la « communication » : calmer le jeu, rassurer, assurer l'« acceptabilité ». ce vocabulaire de la pub a quelque chose d'indécent dans la bouche des scientifiques. »

Mais Jean-Pierre Dupuy ne comprend pas que cette crise de confiance entre la communauté scientifique (à laquelle il s'identifie) et la société (qu'il continue de toiser de haut), appelle une remise en cause de l'activité scientifique elle-même. Outre qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, surtout si Mammon est l'un des deux, on ne peut tout simplement « servir » quelqu'un si on prétend connaître mieux que lui ce dont il a besoin. Or les besoins criants sont très simples, au Nord comme au Sud, qui concernent le travail, l'insécurité, la

qualité des aliments, le pouvoir d'achat, l'atmosphère irrespirable des villes, etc... Pierre-Gilles de Gennes, Prix Nobel de physique en 1991, a bien vu cette nécessité de recentrer la recherche scientifique sur la vie quotidienne : « *Les chercheurs doivent aussi **proposer et imaginer des solutions concrètes à des défis réels**, pour limiter la pollution automobile, par exemple... La peinture non toxique est un bon exemple de découverte qui exigera un enchevêtrement de domaines divers et des compétences tous azimuts. Car faire une peinture à l'eau non toxique et qui résiste aux intempéries n'a rien d'évident... Et puisque l'économie semble dominer notre quotidien, autant essayer de vraiment la comprendre.* »⁶

Il ne suffit plus de **dire** que la science est au service de l'humanité, il faudrait maintenant le **faire**. Mais les scientifiques du vingt-et-unième siècle, presque tous salariés, n'ont plus la liberté d'action qui fut celle de Lavoisier ou même d'Edison.

A vues humaines, on n'entrevoit donc guère comment cette voie d'humilité salvatrice qui rétablirait la science dans une position de dialogue avec les hommes et leurs besoins, pourrait de nouveau s'ouvrir. Même si elle demeure la vertu de quelques chercheurs, l'humilité tarirait pour le groupe sa source de financement. C'est donc à une vaste remise en cause que la science et la société technologique se trouvent acculées.

L'astronome royal Sir Martin Rees, qui occupe la chaire de Newton à Cambridge, vient de publier un livre au titre significatif : *Notre siècle terminal*⁷. Devant la destruction de la biodiversité et des équilibres climatiques, la prolifération du nucléaire, le génie génétique et les nanotechnologies, Martin Rees donne à l'humanité une chance sur deux seulement de survivre au vingt-et-unième siècle, en raison du risque de voir les objets techniques échapper à tout contrôle, soit par erreur, soit par terreur. Ce n'est donc pas l'émotion mais la raison la plus calculatrice, celle des physiciens et des mathématiciens, qui croit observer chez l'homme « *une espèce en voie de disparition* »⁸.

Mais comment éviter la catastrophe annoncée sans sortir de cette vision strictement scientifique du monde, qui s'obstine à méconnaître les fossés séparant l'inerte et le vivant, la matière et l'esprit, puis la pensée et le sentiment, menant ainsi à une vie absurde pour l'homme et à l'impasse pour la société ?

⁶ Entretien avec P.G. de Gennes, *Science et Avenir*, Janvier 2000

⁷ Sir Martin Rees, *Our final century*, Basic Books, New York, 2003. Sous-titre : *L'avertissement d'un scientifique : comment la terrer, l'erreur et la catastrophe écologique menacent l'avenir de l'humanité dans ce siècle sur la terre et au-delà.*

⁸ Bill Joy (l'inventeur du programme Java, le langage d'Internet), *Why the future doesn't need us* (Pourquoi l'avenir n'aura pas besoin de nous), Wired, avril 2000.

Au lieu de persister à tout réduire au géométrique et au « connu » manipulable, revenons au contraire à une vision de l'univers comme Création divine, ouvrons-nous aux mystères de l'inépuisable finalité que Dieu a mise en chaque être et faisons reposer le développement, non sur la dénaturation à l'aveugle de la Création, mais sur la confiance dans l'Intelligence supérieure qui nous a voulus !

Car il y a dans les êtres et les choses une finalité qui précède l'usage que l'homme envisage d'en faire, et la sagesse serait de s'y conformer au lieu de la tordre à des desseins qui ne sont pas de véritables besoins.

L'oubli du Créateur nous a rendus esclaves d'un « progrès » orgueilleux et sinistre. Mais il ne tient qu'à nous d'accueillir avec joie l'offre imméritée de collaboration que Dieu adresse à notre intelligence. Telle est la splendide conversion collective à laquelle l'humanité devra son salut, s'il en est encore temps.

Journée du CEP à Paris

Le samedi 28 février 2004

**Maison de La Salle 78^A rue de sèvres (6^{ème})
(Métro Vanneau ou Duroc)**

LA SANTE DE L'AME ET DU CORPS

Conférences de :

Roger Castell :

*La bioélectronique Vincent,
une approche du « terrain » pathologique.*

Pr. Marie-Odile Rethoré :

Les manipulations du génôme humain.

Bernard Asquin :

Le Dr Hamer et la « médecine nouvelle ».

Jean du Chazeaud :

L'endocrino-psychologie ou la relation entre le corps et l'esprit.

**Repas sur place Renseignements et inscription
auprès du Secrétariat du CEP.**

SCIENCE ET TECHNIQUE

« Les rationalistes fuient le mystère
pour se précipiter dans l'incohérence »

(Bossuet)

La théorie de l'information et les êtres vivants¹ **Hubert Saget²**

Résumé : Un des plus beaux exemples de collaboration entre des disciplines sans lien de prime abord, est bien l'application aux êtres vivants de la théorie de l'information. Celle-ci s'est constituée pour étudier la déperdition inéluctable des messages lors de leur transmission. Or la biologie moléculaire nous montre dans la reproduction des êtres vivants ou la réplication de leurs composants, la conservation rigoureuse d'un message. Déperdition certaine du message dans le monde inerte ; transmission parfaite dans le monde vivant, grâce à la complexité de l'organisme même le plus petit, la « simple » bactérie. Or cette complexité, cette interdépendance de tous les éléments, exclut toute apparition graduelle et progressive d'un ensemble qui ne peut exister que s'il est fonctionnel (donc complet) dès le premier instant. Il y a ici un argument majeur contre les théories de l'évolution toujours enseignées.

Contrairement à une opinion fort répandue, la biologie moléculaire n'a nullement simplifié le problème de l'origine de la vie, et de sa perpétuation : elle a montré au contraire la complexité nécessaire pour qu'un être soit vivant.

Il est en effet bien évident que la propriété fondamentale de la vie est le pouvoir d'auto-reproduction, ou d'auto-duplication de l'être vivant. Il n'y a pas de vie sans la possibilité de transmettre et de reproduire impeccablement la structure extrêmement détaillée de l'organisation vivante.

Or il s'agit là d'une performance dont la difficulté a été particulièrement mise en évidence par la « théorie de l'information » ; difficulté d'ailleurs insurmontable à la technique humaine.

La « théorie de l'information » a des origines très modestes : elle est partie d'une tentative de quelques ingénieurs des télécommunications américains, Shannon, Norbert Wiener, pour résoudre le problème fondamental de la

¹ Hubert Saget, *La Science et la Foi*, Dominique Guéniot, Langres, 1996, pp.27-35.

² Le Pr. Hubert Saget, médecin, philosophe et historien des sciences, spécialiste de biologie moléculaire, est intervenu sur ce thème lors du récent colloque du CEP à Troyes (Sainte-Maure).

technologie des télécommunications, qui est celui de la dégradation inexorable que subit tout message, toute information, toute structure (lorsqu'ils se trouvent abandonnés à eux-mêmes dans l'espace et le temps de l'accident et du hasard). Tous les messages artificiels, transmis par des moyens techniques, fil téléphonique, câble hertzien, tuyau d'orgue (pour une onde sonore), ont ceci de commun qu'ils subissent un processus d'invincible érosion et d'usure, par effet Joule, par bruit de fond ; de sorte que le vœu implicite et désespéré de la théorie de l'information pourrait s'exprimer de la façon suivante : « Comment garder à un message sa valeur de message, comment le préserver de la destruction invincible qu'il subit, dès qu'il se trouve coupé de la source d'improbabilité qui lui a donné naissance (l'esprit), abandonné au pur hasard de la spatio-temporalité » ? Et c'est pourquoi on introduit dans le message des redondances, afin que s'il se dégrade en un endroit, on puisse le reconstituer à partir de ce qu'il en reste.

Et à cet égard, toute machine, tout objet fabriqué est assimilable à un message, et c'est pourquoi toute machine, contrairement à l'être vivant, dégrade l'information. Et c'est ainsi que la valeur de votre voiture baisse constamment à l'« Argus », qui ne revient jamais d'elle-même à l'état de fraîcheur qu'elle avait quand vous l'avez achetée.

La « théorie de l'information » domine encore aujourd'hui l'horizon de la physique.

Or il est tout à fait significatif que la doctrine qui a renouvelé la biologie, dans les mêmes années 1950-1960, ait permis de définir la vie par son pouvoir d'exaucer le vœu implicite et désespéré de la théorie de l'information : « comment garder à un message sa valeur de message, comment le préserver de l'usure inexorable de l'espace et du temps ? », et le paradoxe est tel que c'est le message le plus complexe qui est aussi le mieux transmis. J'entends par là le « Message héréditaire⁴ » grâce auquel se reconstitue, de génération en génération, l'univers de fantastique complexité d'un système nerveux central humain, avec ses cent milliards de neurones, complexité d'ailleurs génératrice de la simplicité unitaire, et unificatrice, de la conscience.

Et quand je dis qu'il est « le plus complexe » je ne dis pas encore assez, car il n'y a évidemment aucune commune mesure entre la complexité du message génétique, et celle des informations transmises par la technicité humaine.

Et quand je dis qu'il est « le mieux » transmis, je suis encore au-dessous de la vérité car il n'est pas seulement « mieux » transmis, il est transmis dans l'absolu, c'est-à-dire qu'il échappe à toute dégradation, en passant d'une génération à l'autre. De sorte que si l'on rapproche les deux théories qui continuent de dominer la physique et la biologie contemporaines, on est amené à poser cette question : « Comment se fait-il que l'information, qui se dégrade inexorablement dans l'extériorité mécanique, puisse se conserver et se transmettre impeccablement dans l'intériorité organique ? »

Il y a donc un « canal » où l'information passe, et un monde où elle se dégrade, un monde de la vie et un monde de la mort. Et par notre être nous participons du monde de la vie, par notre technique du monde de la mort, et entre l'un et l'autre les ponts sont coupés, les passerelles, inexistantes.

Dans le même esprit, Léon Brillouin, écrit dans son livre *La science et la théorie de l'information*, qui demeure la grande référence en la matière (Masson, 1959, p. 115) :

⁴ Titre d'un livre de Jean de Grouchy (Gauthier-Villars)

« *Un système fermé isolé peut avoir été créé avec une structure très improbable. Abandonné à lui-même, il suivra une évolution normale vers son état le plus probable.* »

Nous vivons dans un monde où la mort est « normale », et où la vie, par conséquent, constitue une exception un peu « pathologique », d'où le caractère si remarquablement centré sur soi de l'être vivant, frileusement enveloppé dans ses membranes, défendu contre les vents et marées des hasards externes, par les fabuleuses performances homéostatiques d'un organisme qui régénère, restaure, reconstitue ses équilibres, opère ce qu'on appelle en médecine la *restitutio ad integrum* de sa propre structure.

Voilà la vraie situation, situation dramatique de la vie dans un monde de mort, et voilà pourquoi aussi - nous en sommes toujours au plan des principes - l'être vivant, même le plus élémentaire, n'est pas concevable en dehors d'un raffinement, d'une sophistication inouïe de ses structures ; voilà pourquoi les bactéries les plus infimes que nous connaissons, malgré leur poids incroyablement faible (10^{-12} gr) sont des usines d'une complexité inégalable par la technique humaine, d'un minimum de cent milliards d'atomes, dotées de milliers de pièces moléculaires magnifiquement agencées, entourées de la membrane à double couche lipidique, à perméabilité sélective, véritable frontière active qui les sépare du milieu extérieur, leur permet avec lui les échanges fructueux en les protégeant de ses agressions.

Tout ceci pour en venir à conclure que, pour qu'un être soit vivant, capable donc de conserver et de transmettre son information⁵ dans un monde où partout ailleurs elle se perd, il y a un minimum de complexité en-dessous duquel on ne peut pas descendre.

Et voici quels sont les éléments, sans lesquels il ne saurait y avoir de vie :

1. Il faut un appareil de stockage de l'information, les A.D.N. (acides désoxy-ribo-nucléiques) des gènes.

⁵ J'emploi ici le mot « information » au sens aristotélicien : imposition d'une forme à une matière. Il s'agit donc de la structure même de l'être vivant.

2. Mais il faut que cette information soit traduite, et d'abord qu'elle soit transcrite par les A.R.N. messagers. Or « le code ne peut être traduit que par des produits de traduction », **premier cercle vicieux**, signalé d'ailleurs par Jacques Monod lui-même, dans *Le Hasard et la Nécessité*.

3. Il faut un appareil de synthèse des protéines : ce sont les ribosomes, organites d'un million d'atomes environ, formés d'une cinquantaine de grosses molécules, étroitement ajustées, qui sont capables de tout construire, conformément aux instructions reçues de l'A.D.N., y compris de se construire eux-mêmes.

4. Mais les ribosomes ont besoin d'être protégés, enveloppés par une membrane, la fameuse membrane à double couche lipidique, à perméabilité sélective, dont sont dotées même les bactéries les plus élémentaires.

Et à son tour, la membrane a besoin des ribosomes pour être construite, **second cercle vicieux**.

5. Une machine ne fonctionne pas si on ne lui fournit pas d'énergie.

Le vivant élémentaire a donc besoin de systèmes transporteurs d'énergie : A.D.P. et A.T.P. (Adénosines di-phosphorique et triphosphorique).

Mais ces systèmes ont à leur tour besoin des ribosomes pour être construits, **troisième cercle vicieux**.

6. Il faut les systèmes protecteurs contre les aléas de la présence ou de l'absence des éléments nutritifs du milieu, systèmes capteurs de signaux, qui permettent à l'organisme élémentaire de ne déclencher la production des enzymes d'assimilation qu'en présence du corps qui leur est adapté (un sucre par exemple), de l'inhiber en son absence, bref d'économiser l'énergie de production de ces enzymes, au prix d'une information : l'exemple le plus connu en est « l'induction et la répression enzymatiques » dont le mécanisme fut déchiffré par l'équipe de Jacob et Monod.

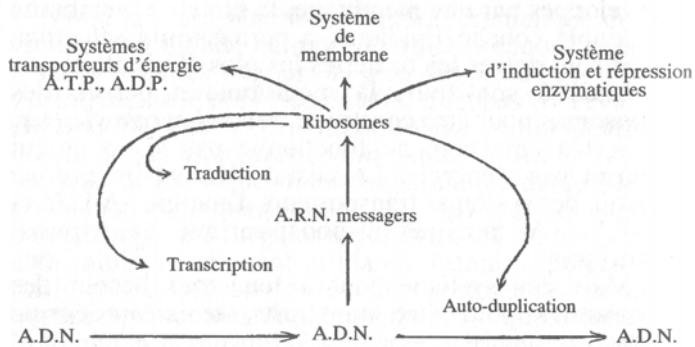
Mais ces dispositifs à leur tour ont aussi besoin des ribosomes pour être construits.

7. Il faut un système d'auto-duplication des A.D.N.

Il va sans dire que l'absence ou seulement la déficience d'un seul de ces éléments interdit la perpétuation de la vie, et équivaut à un arrêt de mort.

L'ensemble de ces doubles dépendances prouve de la façon la plus certaine que toutes ces pièces de l'organisation vitale doivent avoir été créées toutes ensemble, et interdisent l'idée de gradualisme et de progressivité, de celle surtout qui aurait pour origine les petits hasards des mutations.

Fig. 1. Le minimum de complexité du vivant



La complexité d'un corps vivant nous étonne parfois. Il suffit d'avoir fait un peu d'anatomie pour s'en convaincre. Plus surprenant encore est le fait de rencontrer cette complication de machinerie dans l'être vivant le plus élémentaire, là où l'on supposerait que le problème se simplifie : c'est qu'il s'agit d'une condition « sine qua non » de l'organisation vitale.

Nous savons bien que la complexité des machines n'est pas le fait d'une perversité de l'esprit de leur constructeur : elle est requise pour qu'elles fonctionnent : il suffit d'avoir démonté et analysé le mécanisme du moindre récepteur de radio pour le savoir.

Il est bien évident que le pouvoir d'auto-reproduction des systèmes vivants n'a aucun équivalent dans le domaine technologique. Or, il est la propriété fondamentale de la vie.

Des ingénieurs de grande classe, tels que Von Neumann, se sont posé la question de la construction de machines capables de se reproduire, identiques à elles-mêmes. Le problème a été discuté en détail par cet auteur, dans sa célèbre *Théorie des automates auto-reproducteurs*, et il avoue qu'il a trouvé les difficultés à surmonter, trop intimidantes pour que l'on puisse raisonnablement en triompher.

Mais il est très significatif qu'il ait retrouvé sur le plan théorique, les trois principaux systèmes de la vie. La construction de tout automate auto-reproducteur suppose la résolution de trois problèmes fondamentaux :

- le stockage de l'information,
- la duplication parfaite de cette information,
- une usine automatique programmée à partir de l'information stockée, qui serait capable de construire tous les éléments de cette machine, et de se dupliquer elle-même, à partir des matériaux empruntés à l'environnement.

« *La solution de ces trois problèmes se trouve dans les systèmes vivants et l'un des triomphes de la biologie moderne a été de mettre le fait en lumière* », dit Michaël Denton⁶.

« *Son mode de stockage de l'information est si efficace, son mécanisme de duplication si élégant, qu'il est difficile d'échapper au sentiment que la molécule d'A.D.N. puisse représenter la seule solution **parfaite**⁷ aux problèmes jumeaux du stockage et de la duplication de l'information dans les automates auto-reproducteurs.*»

« *La solution au problème de l'usine automatique se trouve dans le ribosome.* »

En d'autres termes, il a fallu, pour que la vie s'installât sur la terre, que l'organisation des premiers vivants atteignît d'emblée à la perfection.

C'est bien ce que suggère cette observation d'un Nobel, Francis Crick, qui admet dans son dernier livre, *Life itself* :

⁶ *L'Evolution, une théorie en crise*, Londres.

⁷ Souligné par l'auteur.

« Un honnête homme armé de tout le savoir dont nous disposons actuellement ne pourrait pas aboutir à une autre conclusion : dans un sens, l'origine de la vie apparaît presque aujourd'hui comme un miracle, tant sont nombreuses les conditions qu'il aurait fallu avoir satisfaites pour la mettre en marche. »

- Le problème de l'origine de la vie n'est d'ailleurs pas unique, il n'est que l'exemple le plus spectaculaire d'un principe universel : **il n'y a pas d'approche graduelle des systèmes complexes, parce que leur fonctionnement exige la coadaptation parfaite de leurs composants.**

- Les transitions vers la fonction sont nécessairement abruptes : une horloge ne peut fonctionner que si tous les rouages sont adaptés l'un à l'autre : si vous en changez un, il faut les changer tous.

- Une plume ne peut assurer sa fonction de surface portante que si les crochets sont adaptés aux barbules, c'est-à-dire si toutes les composantes sont conçues pour fonctionner de façon hautement cohérente. C'est le cas pour les phrases sensées, pour les moteurs d'avion, pour les programmes d'ordinateur, et en fait pour tous les systèmes complexes connus.

- Car la proportion des combinaisons absurdes excède d'un nombre inimaginable d'ordres de grandeur l'infime fraction des arrangements cohérents et signifiants, petites îles de sens perdues dans l'océan du non-sens.

Ainsi la linguistique nous apprend qu'il y a en français environ 10^{25} phrases de cent lettres.

Mais le calcul nous démontre qu'il y a par ailleurs 26^{100} séquences quelconques de cent lettres, soit 10^{130} , ce qui revient à dire que moins d'une séquence sur 10^{100} est une phrase sensée.

Sachant qu'il y a 10^{17} minutes en 200 millions d'années, celui qui chercherait les phrases sensées de cent lettres dans 10^{130} séquences de la même longueur qui existent, en lisant une séquence par minute, n'aurait donc en 200 millions d'années aucune chance d'en découvrir une !

Il faut encore ajouter qu'au stade de l'origine de la vie, la sélection naturelle ne peut être d'aucun secours, puisqu'elle ne peut jouer que lorsqu'il est apparu un « avantage » au sens darwinien du mot, c'est-à-dire une augmentation de la fécondité ou une diminution de la mortalité, ce qui suppose d'abord qu'il y a reproduction. Or c'est la possibilité de reproduction elle-même qui est en question ici.

* * * * *

Nos membres publient Une histoire chrétienne de la Grande Guerre par Pierre Dequènes

Avec la guerre de 1914, le monde moderne entra dans une ère d'instabilité sociale dont il n'est pas sorti. En laminant la classe paysanne et les élites européennes, la grande guerre allait faciliter l'emprise de l'idéologie sur les esprits, et donc la manipulation des comportements. Outre ses conséquences géographiques et politiques (dont la Révolution russe), on comprend que l'intérêt des historiens ne s'en soit jamais écarté. Mais il est une histoire méconnue dans cet affrontement démiurgique : sa dimension religieuse.

L'ouvrage de Pierre Dequènes vient combler cette lacune et nous fait voir le rôle de cette guerre dans le plan divin sur l'histoire humaine et, partant, les interventions surnaturelles qui en guidèrent le cours. De là un sous-titre significatif : « *Le châtiment et la Miséricorde divine* ». L'ouvrage ne se limite pas à l'affrontement des armées alliées, mais comporte des aperçus instructifs sur la fausse paix de 1919, la Turquie et les principaux chefs de cette guerre.

(213 p. à commander contre 23 € franco chez l'auteur :

142 rue Roller, F-83200 Toulon)

De la magie technologique aux mystiques cosmiques¹

P. Louis Bouyer

Résumé : Une approche simpliste du développement technologique le reçoit comme un progrès puisqu'il soumet aux besoins de l'homme une nature de mieux en mieux maîtrisée. Cette vision optimiste de l'évolution cosmique a été systématisée par Teilhard de Chardin qui en fait comme un substitut au règne de Dieu sur sa Création. Mais cette « eschatologie rose » méconnaît le retournement de la technologie contre l'homme, dont l'existence devient de plus en plus factice et décentrée de sa véritable finalité. Même la réaction « écologiste », en défiant une nature dont l'homme serait exclu, participe à cette entreprise déshumanisante. L'homme ne retrouvera les vraies dimensions de sa propre humanité qu'en reconnaissant humblement l'Amour transcendant qui l'a suscité dès le Commencement.

La science et la technologie

Quoi qu'on dise, ni Francis Bacon ni Descartes n'a posé les bases de la science moderne. Mais ce sont des hommes comme Galilée ou Newton, animés d'un tout autre esprit, qui l'ont fait². On peut les considérer comme les héritiers légitimes de cette cosmologie foncièrement biblique et chrétienne dont les grands scolastiques du XIII^{ème} siècle étaient eux-mêmes les plus scientifiques présentateurs, si par là on entend des penseurs à la fois effectivement soumis à la réalité dans toute sa contingence, en même temps que persuadés de sa rationalité profonde, parce que dominés dans leur vision des choses par l'idée pleinement élaborée d'un dieu tout-puissant et tout-sage, créant toutes choses par la pure libéralité de son amour. Mais, ce dont Bacon et Descartes sont sinon les premiers auteurs au moins les premiers porte-parole, c'est de l'orientation décisive du développement technologique moderne qui allait assujettir étroitement au moins les premiers progrès de la science physico-chimique à ses propres orientations.

¹ Repris de Louis Bouyer, *Cosmos*, Paris, Cerf, 1982, pp.251-262.

² Stanley Jaki, *The Road of Science and the Ways to God*, pp.349 ss.

Et celles-ci, on doit le dire sans hésiter, sont nettement non pas religieuses, et surtout pas dans le sens biblique et chrétien, mais magiques, si la magie est l'effort pour soumettre à l'égoïsme d'une humanité orgueilleuse et sensuelle même, s'il se peut, les réalités où l'on reconnaît pourtant le doigt de Dieu.

La religion dont font grand bruit Bacon et Descartes ne doit point tromper. Celle de Descartes, complexe et curieuse figure que l'on n'a pas fini d'élucider, est sans doute plus sincère. Mais il est typique de son Dieu qu'il ne le fait intervenir que pour donner la chiquenaude initiale qui mettra le monde en branle, puis, si sa mécanique en venait à se gripper, pour la remettre en marche. Comme on l'a dit drôlement, son Dieu, le Dieu de sa cosmologie, n'est qu'un dieu-plombier, bon tout juste à faire l'installation et à en réparer les fuites éventuelles.

Quant à Bacon, malgré ou à cause de la sagacité pratique d'un esprit tout tourné vers l'acquisition, ses protestations onctueuses de religiosité s'entendent d'une religion qui n'est plus guère que le rempart de l'Etat, ou plutôt de ceux qui l'ayant parasité à leur profit ne voient pas pourquoi ils ne feraient pas de même du monde. C'est donc une simple volonté de puissance et de lucre qui meut la technologie baconnienne et c'est dans le sens qui lui sera favorable que devra jouer cet *Advance of Learning*, ce progrès dans la connaissance qu'il invoque, mais qui ne fût jamais sur les bases qu'il suggère.

L'un comme l'autre, Bacon et Descartes manifestent, hypocritement voilé chez le premier, inefficacement freiné chez le second, ce culte de l'argent, de la puissance qu'il confère, jamais assez grande aux yeux de ses détenteurs, des possibilités qu'il semble offrir de jouissance matérielle illimitées – toutes choses que nous avons déjà relevées comme caractéristiques de la civilisation bourgeoise qui, à la fin du Moyen Age, commence de s'affirmer.

Elle triomphera en Angleterre dans la révolution industrielle du milieu du XVIII^{ème} siècle, et en France quand la Révolution tout court, puis l'Empire s'engageront dans la réalisation des idéaux de l'*Encyclopédie*.

La philosophie nominaliste lui avait fourni à point nommé ses justifications.

Et le marxisme, en prétendant remettre sur ses pieds l'idéalisme dont ce nominalisme avait été le germe, conservera intacte, voire colmatera cette civilisation mammonienne en avouant explicitement ne plus reconnaître d'autre réalité qu'économique.

De la technique à la civilisation technologique

Ceci devait faire une civilisation non seulement matérialisée, mais dévitalisant la matière elle-même dans un mécanisme sans âme. Il importe de voir comment on devait en arriver là - comment, en d'autres termes, concentrant l'attention de plus en plus exclusivement sur le progrès des techniques, destinées en principe à assurer le bien (mais quel bien ?) de l'humanité, on en viendrait à une civilisation où l'absorption de toute la vie de l'homme comme du cosmos lui-même dans la technique, devient le but suprême, sinon unique.

On constate ici un phénomène psychologique et sociologique analogue à celui que présente l'argent et qu'on a bien des fois décrit à propos de ce dernier. Mais les deux se produisant ensemble n'ont pas seulement un effet cumulatif : il va en résulter comme une élévation à la seconde puissance. Déjà les anciens avaient bien observé que les hommes recherchent l'argent comme une forme particulière de pouvoir, en tant que moyen soit de se procurer les plaisirs sensuels, soit de tonifier leur volonté de domination. Puis ils en viendront à rechercher l'argent pour lui-même, et se priveront pour cela de tout autre plaisir. Ils en arriveront finalement à devenir les esclaves de ce qu'ils avaient commencé par poursuivre comme le simple instrument de leur puissance.

Le développement de la technique auquel nous avons assisté dans la société moderne présente une analogie supérieure de cette aliénation. Il révèle, peut-être mieux que tout, comment le dessein d'autonomie radicale, chez l'homme, de recentrement universel de la réalité sur soi, n'a d'autre effet que de le réduire à un esclavage finalement démoniaque, lequel fait de lui non plus un homme mais une chose.

Ceci ne signifie pas que la technique ait rien en soi de mauvais.

L'homme naît en ce monde, de par la volonté de son Créateur, nous dit la *Genèse*, pour le cultiver. C'est dire qu'il naît technicien, la technique n'étant qu'un art de comprendre la nature de manière à la faire servir à une fin consciemment poursuivie. Mais cette fin, dans la visée de la création, devait être de glorifier le Créateur en développant son oeuvre dans le sens d'un service mutuel des hommes, qui les amène tous ensemble à vivre pleinement son dessein. C'est ce qu'Irénée a parfaitement exprimé dans une formule qu'on cite malheureusement presque toujours incomplètement : « *la gloire de Dieu, c'est que l'homme vive... mais, pour l'homme, vivre, c'est connaître Dieu* » - entendons au sens biblique : connaître Dieu comme on en a été connu depuis toujours, c'est-à-dire reconnaître son amour en l'aimant en retour et en aimant tout ce que Dieu aime comme lui-même l'aime.

L'Apologie Chrétienne de la Civilisation technologique : Teilhard de Chardin

Certains auteurs modernes, théologiens catholiques, au moins d'intention, dans leur désir de justifier le progrès, et spécialement le progrès technique, à une époque où il ne soulevait guère encore d'inquiétude ou de critique, en tout cas qui eussent quelque chance d'être largement écoutées, ont proposé de voir dans le développement et l'expansion des techniques, au sein d'une civilisation chrétienne, au moins dans ses origines, un effort pour récupérer les dons préternaturels qui, d'après les théologiens médiévaux, auraient distingué l'homme d'avant la chute de ce qu'il est devenu à la suite et par l'effet de celle-ci. Retombé de sa vocation surnaturelle d'adoption, d'abord au niveau de sa simple nature, et celle-ci encore se trouvant troublée, obscurcie, diminuée du fait de cet éloignement volontaire de l'homme par rapport à son Dieu, l'homme relevé par le Christ serait appelé à recouvrer, dans son retour au Père, tout ce qu'il avait perdu du fait de son égarement.

La systématisation la plus optimiste, chez nous, de cette théologie des réalités terrestres est évidemment celle que Teilhard de Chardin a proposée³. Le développement des techniques allant de pair, comme il l'observe justement, avec une socialisation croissante de l'existence humaine, dont le terme dernier devrait être ce qu'il appelle sa « planétisation », même s'il n'entraîne pas de lui-même l'avènement du règne de Dieu, devrait aller à sa rencontre.

Or, derrière tous les efforts pour faire coïncider le progrès simplement humain, et spécialement le progrès technique, avec l'épanouissement sans heurt de la vocation surnaturelle de l'homme et de l'univers, il y a une double erreur, portant à la fois sur cette vocation et sur l'état concret de l'homme tombé, aussi bien après l'intervention salvatrice du Christ qu'auparavant.

Certes, la vocation d'adoption filiale, dans le Fils unique, adressée à toute l'humanité, à la nature humaine concrète dans l'ensemble de ses individus, englobant toute leur relation au cosmos, ne suppose point une quelconque mutilation, de rien de ce qui s'y trouve engagé, mais une transfiguration. Il n'empêche, comme saint Maxime le Confesseur l'a peut-être vu et exprimé mieux que personne⁴, qu'il ne saurait être question, pour quelque créature que ce soit, d'être associée à la vie divine, d'être prise et emportée dans l'agapè paternelle sans qu'elle doive passer par une métamorphose. En tout état de cause, celle-ci, même si elle ne comporte pas la mort telle que nous la connaissons, supposera toujours une refonte héroïque, « *an agonizing reappraisal* » comme diraient les Américains. Notre Dieu est un feu consumant, dit le Deutéronome, et Job de son côté nous prévient que les Anges mêmes ne peuvent soutenir le regard divin sans en être décapés dans toute la profondeur de leur être⁵.

³ On lira avec profit la série des ouvrages que le Père de Lubac a rédigés sur cette figure et cette oeuvre controversées, spécialement *La Pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*, Paris, 1962.

⁴ On trouvera les textes de Maxime discutés dans Hans Urs von Balthasar, *Liturgie cosmique*, pp. 100 ss

⁵ Deutéronome, 4, 24 (cf. Ezéchiel, 1) et Job, 4, 18.

A bien plus forte raison, l'idée d'une eschatologie rose, où l'homme pécheur pourrait être ramené au Père par le Christ sans avoir à porter sa croix à sa suite, apparaîtra comme totalement chimérique. Le Christ, nous ne devons jamais l'oublier, n'est pas mort, n'a pas souffert pour nous dispenser de souffrir et de mourir, mais bien pour nous mettre à même de souffrir d'une manière qui soit réparatrice, et de mourir comme lui-même l'a fait, de cette mort qui seule peut tuer la mort et rendre la vie à ceux qui gisaient dans les tombeaux, comme dit le tropaire pascal byzantin.

Mais surtout, si la technique et son développement sain appartiennent en propre au développement de la nature humaine, il ne peut en être dit autant de ce biais très particulier qu'a pris le développement technique dans cette société moderne qu'on a pu appeler la société technologique par excellence. Car ce progrès, dès l'origine, y a été infléchi dans le sens d'une satisfaction sans contrôle de la sensualité égoïste de l'homme et sourdement dominé par un dessein prométhéen : s'élever, par la seule force de l'industrie humaine, jusqu'à ravir à Dieu sa maîtrise de l'univers⁶.

Encore n'est-ce pas tout. Ce dessein de reprendre la construction de la tour de Babel, réapparaissant dans une société chrétienne, au moins d'intention, et au moment où celle-ci paraissait arrivée au plus haut point de sa conscience d'elle-même, le projet technicien des modernes est clairement, dès l'origine, en dépit de ses camouflages conscients ou inconscients, un projet non pas chrétien mais pré et post-chrétien. Comme il en avait été du gnosticisme hérétique, en effet, aux premiers siècles, lequel n'avait fait que s'emparer des termes et des notions bibliques et chrétiens pour en raviver et renforcer l'antique vision cosmique et anthropologique des mythes où se reflétait la chute primitive, on peut dire que la technologie moderne, dès le début et de plus en plus décidément, semble s'être appliquée à tourner en une entreprise néo-magique les espérances les plus typiquement chrétiennes.

⁶ Ceci est flagrant chez Francis Bacon, tout autant et plus encore que chez Descartes.

Retournement de la technologie contre l'homme

Ce qui peut être considéré comme le test de cet emballement littéralement démoniaque de la technique, bonne en soi, dans le sens d'un idéal exclusivement technologique, c'est quand nous la voyons, comme cela se produit sous nos yeux, tendre de plus en plus évidemment à substituer une économie de gaspillage destructeur des ressources naturelles à toutes ces économies jugées dépassées qui avaient ceci de commun quelles respectaient, voire favorisaient positivement le renouvellement de ces ressources, en se pliant aux rythmes de la vie végétale et animale. Notre monde exagérément urbanisé atteste au contraire une volonté non pas tant de s'en affranchir que de les ignorer.

De pair avec cela, on doit relever l'altération croissante de la qualité des produits manufacturés, à commencer par les aliments, au seul profit d'une productivité galopante, faisant voisiner une abondance quantitative, souvent inutilisable, avec la disette des produits essentiels. Mais de cette altération de ce qu'on appelle les biens de consommation, - d'une consommation artificiellement excitée par la suggestion de besoins factices - nous voici en train de passer à une manipulation de l'homme lui-même, où, sous le fallacieux prétexte de lui offrir, des possibilités inouïes de jouissances, dans le domaine sexuel en particulier, on détourne de leur finalité foncière les voies mêmes de la propagation de l'espèce. Ainsi en arrive-t-on à combiner, par un paradoxe catastrophique, ce qu'on appelle l'explosion de la population chez les sous-développés avec une stérilité, volontaire à l'origine, mais qui paraît de plus en plus insurmontable chez ceux qui se croient et se veulent le moteur de la civilisation.

C'est vraiment ici que nous touchons le fond de cette détérioration de toute la création vers laquelle une civilisation comme la nôtre, absorbée et s'absorbant dans la technologie, penche inévitablement. Non seulement elle tend à substituer à la vitalité originelle du cosmos une accumulation de machines, à faire du cosmos tout entier, comme de la société humaine tout entière, une monstrueuse machine, tournant à vide.

Mais, quoique en principe celle-ci ait été conçue pour être toute au service de l'homme, lorsqu'il s'est laissé prendre dans l'engrenage de son développement, elle en vient à le résorber lui-même, à le réduire à l'état de simple pièce dans son mécanisme envahissant. Ainsi, finalement, non seulement le monde se réduit à n'être plus qu'un entassement de rebuts irrécupérables, mais l'homme n'y fait plus figure que d'une chose morte parmi les autres.

Un symptôme particulièrement révélateur de cette évolution est l'importance disproportionnée, véritablement idolâtrique, que les moyens de transport, la mobilité incessante, le vertige de la vitesse ont prise dans l'humanité contemporaine. On n'y bouge plus tellement pour se rendre d'un lieu à un autre en vue d'une fin définie, mais simplement pour se mouvoir, et se mouvoir toujours plus vite. Ce refus de toute fixation n'est pas l'indice d'une véritable liberté créatrice, mais d'une incapacité d'enracinement, qui équivaut à un épuisement stérile des ressources de la race, à une fuite de toute qualité possible dans un quantitatif proliférant.

Le maintien, la survie de ces communautés de vie qui sont les matrices physiques et les mères morales de tout développement personnel en devient impossible. D'où un avortement uniforme de tous les individus, s'entassant dans une sempiternelle reproduction du même homme sans qualité pour reprendre l'expression de Musil⁷. Celui-ci peut bien alors multiplier ses sociétés factices, de plus en plus et de plus en plus artificiellement spécialisées, elles ne seront pour lui qu'autant de lits de Procuste où il s'étendra successivement pour y voir rognier tout ce qui pouvait lui rester d'humanité.

Au terme, on ne peut prévoir que la constitution, totalement sclérosée dans son accomplissement même, d'un univers concentrationnaire, caricaturant le corps mystique du Christ dans un colossal *corpus diaboli*, tout entier pris dans la glace, comme le Satan de Dante.

⁷ Le roman de Musil, *L'Homme sans qualité*, à travers une description peut-être poussée au noir de la fin de l'empire austro-hongrois, a retracé de façon saisissante la dépersonnalisation générale à laquelle aboutit ce qu'on devait appeler plus récemment la société de consommation.

La réaction écologique

La réaction affolée était inévitable, quand une conscience sourde de ce vers quoi nous tendons aurait commencé de se généraliser. C'est ce qui semble s'être produit au cours des dernières générations. Il était à prévoir qu'elle se formulerait d'abord où le processus était le plus avancé, apparemment le moins critiquable par une société sans racines qui s'y livrait à corps perdu, c'est-à-dire en Amérique du Nord⁸. C'est là, et d'abord dans les milieux scientifiques, puis parmi des techniciens brusquement éveillés eux-mêmes de leur songe optimiste dans un cauchemar lucide, que la persuasion s'est donc brusquement imposée : nous n'en sommes pas, comme le vieux monde cherche encore, sans plus trop y croire, à s'en persuader, à une crise de croissance dans notre développement, mais à un goulot d'engorgement, qui ne débouche sur rien.

D'où, non seulement chez les hippies et autres marginaux, mais, ce qui est bien plus grave et autrement significatif, chez un nombre croissant d'artisans naguère les plus convaincus de l'avance technologique, le surgissement d'une véritable mystique naturiste, d'un refus passionné de toute technique et de la société technologique. Il ne s'agit plus simplement en effet d'un souci rationnel de l'écologie : de la sauvegarde des ressources naturelles en voie de dilapidation précipitée, ni du maintien d'un environnement naturel faute duquel toute vie humaine se sent menacée d'étouffement. Dans une espèce de néo-rousseauisme exacerbé on veut rompre avec la civilisation comme telle, sans se rendre compte qu'à prétendre retrouver une nature non marquée par l'homme, celui-ci, pût-il encore y parvenir, ce qui est bien entendu chimérique, ne le pourrait par une autre voie que de se désagréger de plus en plus dans le non-humain.

⁸ Voir l'essai de Raymond Ruyer, *La Gnose de Princeton*.

D'ailleurs, en voulant échapper aux séquences qu'on commence à toucher du doigt de cette fausse humanisation du cosmos, laquelle en est seulement la matérialisation, la mécanisation mortelle, du fait d'une humanité qui a perdu la foi en sa propre spiritualité, on se cramponne généralement à toutes les options aberrantes qui l'ont projetée dans ce qu'on veut maintenant fuir à tout prix. Rien de plus caractéristique de ces contradictions que ces écologistes illogiques, adoreurs d'une nature non polluée, mais qui n'en persistent pas moins à batailler pour une sexualité contraceptive et abortive.

En fait, le changement d'idoles est tout apparent : qu'on s'adore soi-même comme le faisait l'homme encore béatement technocrate, ou qu'on adore à la place une nature acclamée, réclamée dans son inhumanité, c'est toujours, et comme toujours sous un masque, le même démon qu'on adore, d'une sensualité enclose sur elle-même, respirant, ou plutôt étouffant dans le solipsisme de son orgueil infantile. Le monde auquel on veut faire retour n'est pas vraiment le cosmos de la création divine, mais la projection sur les choses d'un homme déraciné, qui, en leur refusant leur mystère, leur interdit de le régénérer lui-même dans son être véritable de créature, et de créature appelée à la filiation. **Le monde auquel on croit revenir, au sein duquel on voudrait replonger pour revivre, n'est que le miroir de Narcisse. L'homme ne s'y retrouve que dans une illusoire image de soi-même, dont la seule réalité est celle de son néant néantisant tous choses.**

L'homme ne peut revivre, le cosmos ne peut l'arracher à son autodestruction que si le premier redécouvre dans une certaine pauvreté volontaire la condition d'une possession du monde qui ne le réduise pas en cendres dans ses mains trop brutalement avides. Et c'est dans un respect recouvré, une admiration rajeunie de ce qu'il y a dans les choses qui dépasse le monde, qu'il retrouvera les vraies dimensions de sa propre humanité. Reconnaître dans le monde la présence et les signes oubliés d'un amour transcendant, se reconnaître soi-même comme personne suscitée, appelée par la Personne de qui tout procède et à qui tout doit se rapporter, cela va et ne peut qu'aller d'un même pas.

* * * * *

HISTOIRE

*"Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies."
(Marcel François)*

***Interventions surnaturelles lors de la guerre du
Liban¹
Mgr Elias Zoghby²***

Présentation : Pour nous qui ne voyons les gens et les événements que de loin, le Liban ressemble à un véritable panier de crabes. Tellement d'intérêts, de factions, de clans s'opposent et se tuent, que l'on se demande comment un État libanais pourrait subsister. Cette lettre rédigée en pleine guerre et adressée par Mgr Zoghby à l'un de ses amis, aujourd'hui cardinal, présente un éclairage et des faits partiellement inédits qui attirent aussi notre attention sur la difficile coexistence entre chrétiens et musulmans. Seule l'intervention de secours surnaturels explique comment des minorités chrétiennes ont pu survivre au long des siècles dans les pays du Proche-Orient.

Au Liban, certaines influences étrangères ont joué : les unes politiques, comme Israël et les États-Unis d'Amérique ; les autres religieuses musulmanes, comme la Lybie de Khadafi qui a envoyé beaucoup d'argent pour fomenter cette révolution. Le conflit est religieux. Les Palestiniens, la gauche et les musulmans libanais, ainsi que des musulmans venus de tout le monde arabe, se sont coalisés contre les chrétiens représentés par les milices chrétiennes : les phalangistes de Pierre Gémayel, les libéraux de Camille Chamoun et la ligue maronite. Bien que les musulmans qui combattent soient plus nombreux, et bien qu'ils reçoivent gratuitement de certains pays arabes les armes légères et lourdes, il n'ont pas pu avoir raison des milices chrétiennes qui sont mieux organisées techniquement, et qui semblent avoir une protection spéciale et visible du ciel, comme je vous le raconterai dans la page qui suit.

¹ Repris de *Notre Dame des Temps Nouveaux*, n°suppl. 41, s.d.

² Archevêque grec-melkite-catholique de Baalbeck.

Les chrétiens, en général, n'attaquent pas, mais se défendent héroïquement ou défendent plutôt leur pays. Ils perdent, mais à un contre dix.

Cette coexistence entre chrétiens et musulmans est si fragile que les autorités n'osent pas faire appel à l'armée pour empêcher l'effusion de sang, la destruction quasi totale de l'économie et l'agression contre les institutions de l'État, contre le Parlement lui-même. Pourquoi? Parce que l'armée libanaise est composée de chrétiens et de musulmans, et on a peur de diviser l'armée sur elle-même. Avec cela, on parle de coexistence. C'est un pur mensonge.

Et que dire des églises bombardées, des couvents attaqués et des religieux torturés et brûlés. Par contre, les chrétiens n'ont attaqué ni mosquées ni cheikhs (chefs religieux musulman). Le secrétariat pour les relations entre chrétiens et musulmans, à Rome, fait de la mystique et de la spéculation. Ils n'ont qu'à vivre notre expérience. Ils changeront d'avis. Il faut continuer à aimer nos frères musulmans, à collaborer avec eux dans les domaines social, culturel...Mais il faut voir aussi qu'il est très difficile au peuple chrétien de pratiquer son évangile dans ce milieu. Nos chrétiens d'ici, pourtant si bons, si religieux, doivent tout le temps se défendre contre l'agressivité et souvent la barbarie. Ils sont devenus farouches, tout en essayant de demeurer humains et de s'astreindre à défendre leur vie et leur terre. Dans mon diocèse où la population est vraiment pauvre (des agriculteurs), les gens sont obligés de sacrifier le pain de leurs enfants, ou de vendre un lot de terres, pour acheter un fusil. Ils sont toujours sur le qui-vive, non seulement en cette période de «guerre», mais même en temps de paix, toujours relative d'ailleurs. Les enfants doivent s'entraîner à tirer, à utiliser les armes pour défendre leur maison et leur terre, contre le voisinage. C'est merveilleux, mais ce n'est pas l'idéal pour vivre notre évangile.

Jusqu'ici, j'ai vécu en très bons termes avec les musulmans de mon diocèse. C'est à moi, non à leurs chefs religieux, qu'ils s'adressent pour demander des services de tous genres. Ils m'appellent l'évêque des musulmans.

Mais les événements qui se déroulent aujourd'hui au Liban et qui n'ont pas ménagé mes diocésains, m'ont ouvert les yeux sur beaucoup de choses. Je vous citerai seulement un événement capital qui a été la grande déception de ma vie.

Le voici : le village le plus gros de mon diocèse, et qui compte près de six mille personnes, s'appelle Kaa. Il est situé à cinq mille mètres de la frontière syrienne et est entouré de villages, musulmans. Ses habitants sont des cultivateurs, c'est-à-dire des paysans, pauvres, mais braves, courageux et gentils. Ce sont de bons chrétiens par ailleurs. Ils sont pacifiques et entretiennent des relations amicales avec le voisinage musulman. Or, un après-midi, des hommes armés venus de 15 ou 20 villages musulmans de la région et munis de mitrailleuses, ont attaqué ensemble ce village entièrement grec-catholique. Les nôtres n'avaient qu'environ 300 ou 400 fusils. Les assaillants étaient au nombre de 15 à 20 000 hommes, tous armés. La route de Syrie passe par ce village de Kaa. Le village est à l'ouest de la route. A l'est, la nouvelle église Saint-Élie et une trentaine de maisons éparpillées. Les villageois ont quitté ces maisons de l'est pour se grouper dans le village, à l'ouest de la route, et se défendre plus facilement. Ils n'ont rien pu emporter de leurs maisons; ils n'en ont pas eu le temps. Un jeune homme et son père, qui s'étaient attardés, pour récupérer les quelques sous qu'ils avaient, ont été surpris par les musulmans qui les ont coupés en morceaux. J'ai vu leur cerveau collé au mur de la chambre et au plafond. Puis 13 heures de tirs et de bombardements : de 2 h 30 de l'après-midi à 3 h 30 du matin. L'armée, elle-même composée de chrétiens et de musulmans, n'a pas reçu l'ordre d'intervenir, malgré mon insistance. Debout chez moi, toute la nuit, inquiet et affolé, je pensais que mes chers diocésains, les plus gentils et les plus religieux de mon diocèse, allaient être égorgés ; car que peuvent faire 400 fusils ordinaires contre 15 000 hommes lourdement armés et sauvages ? Des coups de téléphone au palais, au ministre de l'intérieur, au commandant de l'armée, n'ont pu aboutir, car le premier ministre musulman n'a pas voulu donner à l'armée les ordres requis en pareil cas (lui-même est ministre de la Défense).

J'ai alors confié ces braves gens à Dieu, à la Sainte Vierge et à leurs saints patrons préférés : saint Georges et saint Elie.

Ces deux saints, après la Vierge, sont les amis et les protecteurs traditionnels du diocèse et surtout du village de Kaa. Ces cultivateurs pauvres offraient toujours à ces deux saints les prémices de leur récolte.

Devinerez-vous le résultat de cette bataille ? Sept morts au village (y compris les deux égorgés), contre plus de cent morts parmi les assaillants. Les bombes ne « tombaient » pas sur le village, elles étaient comme déposées par terre et n'éclataient pas. L'armée, venue après la fin de la bataille, à 5 h 30 du

matin, a retiré du village 40 bombes intactes. Le miracle était évident. Ce ne sont pas nos chrétiens qui le racontent. Ce sont les assaillants musulmans eux-mêmes. Ils étaient désespérés. Ils comptaient prendre le village brûlé en deux heures. Treize heures n'ont pas suffi. Voilà ce que les musulmans racontent à tous et partout : *« Un cavalier et un vieillard portant une épée, étaient dressés comme des colosses au-dessus de l'église Saint-Georges. Ils éparpillaient par leurs gestes, les balles et les bombes que nous (les assaillants) lancions contre le village. Ce sont saint Georges (El-Khodr, comme les musulmans l'appellent) et saint Élie (Nabi-Aïla). Nous n'avons pas pu faire grand-chose pendant 13 heures »*, disent-ils. Encore une fois, ce ne sont pas nos chrétiens qui racontent cela, car eux combattaient de nuit et ne voyaient pas ce qui se passait au-dessus de leurs têtes. Ce sont les musulmans qui le racontent. En prévision de ce genre d'attaque, auquel les braves gens de Kaa étaient habitués de la part des Syriens qui sont à cinq kilomètres du village, et des tribus libanaises musulmanes voisines, les habitants, quand je leur ai bâti cette église Saint-Georges, m'avaient demandé de leur construire autour de la terrasse de l'église des barricades : un mur crénelé, en béton armé, pour tirer sans être vu. C'était la seule fortification du village. Les hommes de 80 ans comme des jeunes de 16 ans se sont ainsi barricadés sur la terrasse de l'église, et de là tiraient sur les assaillants. Ce fut la principale, non la seule concentration. Aussi, c'est sur l'église surtout que les musulmans orientaient leurs balles et leurs bombes, de 500 mètres de distance.

Or pas un trou dans le mur, pas une vitre cassée, après 13 heures de tirs et de bombardements. Premier miracle. D'autres suivent. Je les mentionnerai plus loin.

Entre-temps, les maisons qui sont de l'autre côté de la route et que les gens de Kaa avaient abandonnées (une trentaine à peu près) ont été saccagées, pillées et brûlées.

Leurs propriétaires n'avaient plus le lendemain une chemise de rechange, un mouchoir, un verre ou une cuillère. Pas une chaise, pas une natte par terre. Rien. Les assaillants étaient venus avec des camionnettes pour emporter le butin. De plus, les eaux qui viennent du sud et passent par plusieurs villages musulmans pour aboutir aux jardins et aux terres de Kaa et les arroser, ces eaux ont été détournées. Le peu d'eau qui arrive aujourd'hui suffit à peine pour boire. Les arbres (surtout des abricotiers) et toutes les plantations sont en train de mourir. Or, l'agriculture est la seule ressource de vie à Kaa. Elle est presque tarie.

Mais passons aux autres miracles. Car il y en a. Quarante huit heures après l'attaque de Kaa, plus de cent jeunes gens musulmans, venus des villages qui

ont participé à cette attaque, s'entraînaient près de Baalbeck à poser les mines. Ces mines, par une fausse manœuvre, éclatent soudain. Plus de 50 morts, et les autres sont entièrement défigurés. Les musulmans de Baalbeck dirent : « *Dieu a voulu venger les gens de Kaa.* »

Le troisième événement extraordinaire est le suivant : si le village de Kaa a reçu le plus gros coup, d'autres villages chrétiens, surtout maronites, dans les limites de mon diocèse, ont eu eux aussi des ennuis et ont souffert des hostilités de leurs voisins musulmans : tels les villages de Deir-el-Ahmar et de (*illisible*), qui sont aussi courageux et résistants que ceux de Kaa. Un soir, vers 8h 30, les chrétiens de Deir-el-Ahmar ont entendu des coups de feu venant de deux villages maronites voisins, l'un au nord (Safra) et l'autre au sud (Btédeï). Il y a plusieurs kilomètres entre ces deux petits villages. Or, les coups de feu émanaient des deux villages à la fois et au même instant. Les habitants de Deir-el-Ahmar, le plus gros village maronite de la région, crurent à une attaque musulmane contre leurs frères de Safra et de Btédeï.

Ils se sont précipités sur leurs armes, les ont prises et ont couru au-dehors.

Et quelle ne fut pas leur surprise de voir dans le ciel, au-dessus de la région, un grand arc brillant, sous lequel la Sainte Vierge lumineuse tendait les bras. Cette apparition a duré dix minutes. C'est pour saluer cette apparition que les gens des deux villages tiraient des coups de feu.

Evidemment, les chrétiens de Deir-el-Ahmar ont, eux aussi, commencé à tirer des coups de feu. C'est la manière au Liban d'accueillir un hôte de marque, d'exprimer sa joie ou son deuil. Les gens de Kaa, à plus de 30 kilomètres de Deir-el-Ahmar, ont vu la Sainte Vierge, au même instant, au-dessus de leur village. Des villages musulmans ont également constaté ce fait, et certains villages sont venus raconter aux chrétiens, le lendemain, ce qu'ils avaient vu eux aussi. D'autres villages et villes du Liban, très éloignés de la région, mais de haute altitude, ont été témoins de cette apparition : je cite en passant Zahlé et Bikiaïa. Mgr Nicolas Bauman, évêque du Hauran, en Syrie, m'a dit que les habitants de Khabab, où il réside, ont vu, à la même heure, au ciel de notre région, une lumière extraordinaire.

Il n'y a pas longtemps, les militaires ont vu au-dessus de leur village d'Ablan, où siège l'état-major de la région, la même apparition.

Vous voyez donc, cher frère, que le Ciel n'abandonne pas nos chrétiens dans leur détresse. La Sainte Vierge, patronne du Liban, a voulu consoler les siens dans cette épreuve que nous avons tous méritée.

Je ne vous parle pas de Beyrouth dont certains quartiers sont devenus méconnaissables. Ils ont été ravagés par le feu. Je me contente de vous raconter ce qui s'est passé dans mon diocèse, car j'en ai subi les conséquences avec mes

diocésains. Les trente maisons de Kaa ravagées et brûlées : d'où des centaines de fidèles sans toit, ni vêtements, ni pierre où poser leur tête. Toute la récolte, tous les jardins du village à peu près desséchés parce que les eaux ont été détournées.

Je me suis fait mendiant. J'ai été visiter les grands magasins de Beyrouth, appartenant à des chrétiens - la situation à Beyrouth n'étant pas encore grave - j'ai reçu des habits en grande quantité, pour les sinistrés de Kaa.

Je suis en train de lutter pour trouver les fonds nécessaires et creuser dans ce village des puits artésiens capables d'arroser les terres et de libérer les villageois de la tutelle des villages musulmans qui leur coupent les eaux à temps et à contre-temps.

Très cher Monseigneur et ami, ne croyez pas que j'en veuille à nos frères musulmans ou que j'aie cessé de les aimer. A Dieu ne plaise! Je continue à les aimer et à les servir comme auparavant, mais j'ai été déçu, et ma déception est à la mesure de l'amour que je leur porte.

Si je vous écris, c'est à cause des liens étroits et intimes qui me lient à vous. J'ai éprouvé le besoin de vous raconter mes soucis rien que pour les raconter à l'un des êtres les plus chers à mon cœur. Je ne voudrais pas que vous pensiez un instant que les frères musulmans dont j'ai raconté l'aventure sont mauvais, Non, ils sont braves. Mais voici un fait significatif qui vous expliquera tout. De jeunes musulmans ont attaqué une maison, au cours des derniers événements. La maîtresse de maison a reconnu l'un d'eux : « *Tiens, dit-elle, n'es-tu pas Ali, l'ami de mes enfants ? N'est-ce pas toi qui nous visites et que mes enfants visitent ?* » Et ce jeune de répondre : « *Oui, Madame, c'est moi. Mais l'amitié est une chose et la religion une autre.* »

Les apparitions de la Vierge sous forme de lumière, s'étendant comme un arc-en-ciel sur plusieurs villages de mon diocèse, avec une silhouette lumineuse de la Mère de Dieu au centre de cet arc, ces apparitions se sont répétées plusieurs fois au cours des années de cette guerre, surtout à l'époque des attaques massives sur ces villages. J'ai recueilli des dizaines de témoignages de chrétiens et de musulmans qui ont été les témoins oculaires de ces apparitions. Tous ceux qui étaient sur place ont vu, mais on ne peut pas s'adresser à tout le monde.

Autre événement extraordinaire : la population musulmane armée s'étant emparée des deux casernes militaires de Baalbeck, en janvier 1976, a emporté avec l'aide des militants palestiniens les armes légères et lourdes.

Le lendemain, ils placèrent un canon sur une hauteur dominant le gros village maronite de Deir-el-Ahmar. J'étais présent dans ce village et j'y ai passé la nuit.

Plus de 150 obus, pesant chacun près de 40 kilos, ont été systématiquement lancés sur le village, certainement par des experts. Ils ont pilonné le village avec méthode. Or pas un citoyen n'a subi la moindre blessure, la population s'élevant à plus de 8 000 fidèles. Nous avons passé une nuit lugubre, dans la prière.

Le lendemain matin, le bombardement a repris, mais sans plus de résultat. Les chrétiens des villages voisins pensaient que Deir-el-Ahmar était entièrement détruit, alors qu'en réalité quelques murs seulement furent abattus. Ces chrétiens du voisinage priaient. Un saint religieux maronite, connu dans la région pour sa sainte vie et son esprit prophétique - il s'agit du Père Boutros Mounsef - avait passé la nuit dans un village proche de Deir-el-Ahmar. Il avait vu les obus tomber sur ce dernier. Le lendemain matin, il célébra sa messe de bonne heure et descendit à pied vers Deir-el-Ahmar. Voici ce qui se passa. Je ne me suis pas contenté de ouï-dire, mais je l'ai interrogé moi-même, étant son ami. Il me raconta ce qui suit . Pendant qu'il se dirigeait à pied vers le village bombardé, il rencontra en route une femme tout habillée de noir. Il la salua et lui demanda où elle allait de si bonne heure. « *Je vais à Deir-el-Ahmar*, lui répondit-elle. *Et vous, Père, où allez-vous ? - A Deir-el-Ahmar également*», reprit le Père. Comme il connaissait tous les habitants maronites de cette région, il se demanda qui pouvait bien être cette femme. « *Qui êtes-vous ?* » lui dit-il. Elle reprit : « *Ne me demandez pas trop mon nom ; je suis la Vierge Marie.* » Le Père se prosterna à ses pieds et, la regardant, vit ses mains et ses manches toutes noircies. « *Pourquoi*, lui demanda-t-il, *avez-vous les mains et les manches si noires ?* » Elle répondit : « *Mais j'ai tant repoussé le feu qui tombait sur Deir-el-Ahmar cette nuit, et je vais maintenant protéger le village contre les obus qui vont y tomber encore ce matin.*

Va leur dire, c'est-à-dire aux fidèles du village, que personne d'entre eux ne sera atteint et que dans trois jours ils auront la paix. »

Et de fait, absolument personne ne fut touché, pas même blessé, et trois jours après, il y eut une trêve qui dura quelque temps au Liban et au cours de laquelle la région resta calme. Et la Vierge disparut d'un coup.

Ce saint moine est en train de faire des conversions étonnantes parmi les jeunes gens chrétiens de la région.

Dans tout le Liban, il y a eu des événements extraordinaires durant cette guerre de cinq ans. Je cite ceux que je connais de façon certaine.

Zhalé est une petite ville entièrement chrétienne, située au sud de Baalbeck, à une vingtaine de kilomètres environ. Elle est dominée par une statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus et placée sur les hauteurs de manière à être vue de loin. Elle est en bronze et mesure près de neuf mètres de hauteur. Elle est placée sur une colonne colossale haute de près de 30 mètres (je ne connais pas la mesure exacte). Durant la guerre, la ville de Zahlé a subi des bombardements pendant de longues semaines de la part des villages musulmans situés à une dizaine de kilomètres de distance. Les dégâts ne furent pas en proportion de ces bombardements. La Vierge, je veux dire sa statue, qui est à portée de vue, était spécialement visée. N'importe quel tireur aurait pu l'atteindre. Mais aucune balle, aucun obus n'ont pu l'atteindre. La colonne elle-même, sur laquelle elle est placée, n'a presque pas été touchée, malgré la fréquence de ces bombardements. Mais ce n'est pas sur ceci que je voulais m'arrêter. Il y a eu autre chose. Un jour, je ne me souviens pas de la date, la statue de bronze qui mesure près de neuf mètres, à tourné autour d'elle-même. On l'a vue, pendant quelque temps, le visage et tout le corps dirigés successivement vers les quatre points cardinaux. Ceci a duré pendant près d'un quart d'heure. Tout le monde en ville l'a vu tourner. Le lendemain, l'archevêque de Zahlé, feu Mgr Jean Bassoul a réuni une cinquantaine de personnes, des plus cultivées de la ville, qui ont rendu témoignage et déclaré avoir vu cet événement.

Beyrouth : à Beyrouth, dans le quartier chrétien d'Achrafié, se trouve l'église grecque-orthodoxe de l'Annonciation, contiguë au couvent des religieuses grecques-orthodoxes qui desservent cette église.

Les religieuses m'ont raconté qu'au cours du bombardement de cette région chrétienne de la capitale, elles ont reçu des coups de téléphone de la part de chrétiens du quartier, leur disant que la Sainte Vierge apparaissait au-dessus de leur église.

De fait, les religieuses sont sorties de leur couvent et ont vu la Vierge au-dessus de l'église.

Ces apparitions de la Vierge ont eu lieu dans d'autres quartiers de Beyrouth et d'ailleurs, au cours des événements et pendant que les chrétiens vivaient dans la terreur des bombardements.

Ces apparitions n'étaient pas individuelles. Tous ceux qui étaient présents les voyaient et en témoignaient. Dans les régions où il y avait des musulmans, ceux-ci les voyaient autant que les chrétiens. L'un d'eux, Hussein Ahma El Chal, berger, ayant vu les apparitions au-dessus de Deir-El-Ahmar, disait à ses

coreligionnaires : « *Ne vous fatiguez pas à combattre les chrétiens ; ne voyez-vous pas que Dieu est avec eux ?* »

NB - La villages de Majdaloum, Chlifa, etc., sont parmi les villages qui ont été les témoins les plus proches des apparitions. Ce sont tous les villages de la Békaa qui ont été témoins de ces manifestations miraculeuses.

Ceux qui ne les ont pas vues chez eux les ont vues chez les autres. Toutefois, l'Eglise au Liban n'a pas fait de communiqué officiel.

Quant aux apparitions individuelles, il y en a eu, semble-t-il, à Kaa, à Beyrouth, à Aïn-el-Delb mais l'Église préfère ne pas se prononcer sur leur authenticité.

*

*

*

La confession de Rakovski¹ **Dr Landowsky**

Présentation : L'an passé nous parvint ce document que nous allons répartir en plusieurs épisodes en raison de sa longueur. Avant de publier un texte aussi particulier, il fallait procéder à diverses vérifications. Certes la préface de Georges Knupfer donnait une caution suffisante : Anglais né en Russie, son père au service du Tsar, il fut l'un des mieux placés pour étudier la nature profonde du mouvement bolchevique, et ses ouvrages font toujours autorité à ce sujet. Par ailleurs Deirdre Manifold a donné un court extrait de ce texte dans son lucide ouvrage *Fatima et la grande conspiration*. Puis nous eûmes entre les mains l'édition espagnole que G. Knupfer dit avoir confrontée aux manuscrits russes. Enfin les règles de la critique interne, comme la confrontation avec les événements ultérieurs, nous ont convaincus de disposer de l'un des documents les plus importants pour l'intelligence de l'histoire du vingtième siècle.

Préface du traducteur de l'édition anglaise

Ce texte est la traduction du chapitre XL d'un livre publié à l'origine aux Editions E.R.S.A. de Don Mauricio Carlavilla à Madrid, à la fin des années 60, sous le titre "*Sinfonia en rojo major* " (*Symphonie en rouge majeur*), et qui a depuis connu onze éditions. L'éditeur avait alors très aimablement accepté le projet d'une traduction en anglais, sortie chez The Plain Publishing Company, 43 Bath road, Londres W4.² Le chapitre extrait et présenté ici en tiré à part est de la plus haute importance et constitue à lui seul un document d'Histoire. Il a été traduit à partir du texte espagnol et du texte russe.

¹ Aimablement traduit de l'anglais par M. Jean-Louis Lhioreau.

² Diffusée par la librairie Bloomfield Books, 26 Meadow Lane, Sudbury, Suffolk CO 10 6TD, Angleterre.

Dans un livre qu'il avait écrit et publié sous le titre " *The Struggle for World Power* " (*La lutte pour le pouvoir mondial*), le traducteur anglais avait, lui aussi, traité de la question du gouvernement mondial et de la mise en esclavage du monde par ceux qui s'avèrent être les maîtres à la fois du capitalisme usurier et du Communisme terroriste, qui sont l'un et l'autre les instruments des mêmes forces et servent aux mêmes objectifs . Son livre parut également en espagnol, publié par la maison d'édition de M. Carlovilla sous le titre: " *La Lucha para el poder mundial*". Dans le texte présenté dans *Symphonie Rouge*, toute cette question est brillamment exposée et attestée par celui qui fut l'un des acteurs majeurs de la conquête subversive du monde, de son nom Christian G. Rakovski (1873, † ?), l'un des fondateurs du bolchevisme soviétique, qui tomba victime d'un procès à grand spectacle juste avant la deuxième guerre mondiale sous le règne de Staline. C'est donc un document de grande importance historique, et quiconque s'intéresse à cette période ou au sujet évoqué ne saurait manquer d'en prendre connaissance : rester dans l'ignorance de la thèse exposée, c'est vouloir ne rien savoir ni rien comprendre des principaux événements de notre époque et de ce que l'on en doit attendre.

Dans l'édition espagnole, l'éditeur, M. Carlavilla expose ainsi l'origine de ce document :

Il s'agit de la difficile traduction de plusieurs cahiers retrouvés sur le corps du Dr Landowsky, qui fut découvert mort dans une cabane sur le front de Petrograd (Léninegrad) par un volontaire espagnol (un membre de la Légion Azul qui combattait le Bolchevisme aux côtés des Armées Allemandes au cours de la dernière guerre). Celui-ci nous les apporta. Mais dans l'état où se trouvaient ces manuscrits, leur restauration exigea un long et patient travail, qui demanda plusieurs années. Nous fûmes longtemps hésitants à décider de leur publication. Ses révélations finales étaient si extraordinaires et si incroyables que nous n'aurions jamais osé publier ces mémoires, si les personnages et les événements mentionnés n'avaient pas correspondu strictement aux faits réels. Avant que ces souvenirs n'aient paru, nous nous étions préparés à avancer nos preuves et à répondre aux polémiques. Nous répondons totalement et personnellement de la véracité des faits essentiels relatés.

A ceux qui voudraient les récuser d'avancer leurs preuves.

Le Dr Landowsky, l'auteur du manuscrit, était un Polonais russifié qui vécut en Russie.

Son père, colonel de l'Armée impériale, fut fusillé par les bolcheviques au cours de la révolution de 1917. La vie du Dr Landowsky est étonnante. Il fit ses études de médecine en Russie avant la révolution, puis alla étudier deux ans en Sorbonne à Paris ; il parlait couramment le français. Il s'était spécialement intéressé aux effets des drogues sur l'organisme humain en anesthésiologie opératoire. Brillant praticien, il mena des expériences dans ce domaine et fit d'importantes découvertes. Pourtant, après la

révolution, toutes les avenues lui furent fermées. Il vécut avec sa famille dans le besoin, gagnant sa vie de petits travaux occasionnels. N'arrivant pas à publier ses travaux scientifiques sous son nom, il permit à des collègues plus en vue de les publier pour lui. Le NKVD, la police secrète du régime soviétique, ubiquiste et toujours à l'affût, remarqua ces travaux et s'y intéressa ; elle découvrit facilement qui en était le véritable auteur. Sa spécialité s'avérait de grande valeur pour ces « organes ». Un jour de 1936, on frappa à la porte du docteur. Quelqu'un l'invita à le suivre, et dès lors il ne devait plus jamais revoir sa famille. On l'installa au siège des laboratoires de chimie du NKVD près de Moscou, et il vécut là, forcé d'y mener divers travaux qui lui furent confiés par ses maîtres, d'assister comme témoin à des interrogatoires, des séances de tortures, des situations des plus terribles et à des crimes. Par deux fois, on l'emmena à l'étranger, mais toujours étroitement surveillé comme un prisonnier. Il connut beaucoup de choses et souffrit beaucoup, d'autant plus que c'était un homme pudique et religieux. Mais il eut le courage de noter tout ce qu'il avait vu et entendu, et de conserver ces notes ainsi que, dans la mesure du possible, copie des documents et lettres qui passaient entre ses mains, cachant tout dans les pieds creux de sa table, au laboratoire de chimie. C'est ainsi qu'il vécut pendant la deuxième guerre mondiale. Comment il aboutit à Petrograd et comment il y fut tué, demeure inconnu.

Le document présenté est un extrait de l'interrogatoire de celui qui avait été l'ambassadeur des soviétiques en France, C. G. Rakovski, enregistré lors des procès des trotskystes en URSS en 1938, lorsqu'il fut inculpé avec Boukharine, Rykoff, Yagoda, Karakhan, le Dr Lévine et d'autres.

L'accusé ayant fait clairement comprendre qu'il pouvait faire des révélations sur des sujets du plus haut intérêt, comptant que cela pourrait lui valoir la vie sauve, Staline avait alors commandé à l'un de ses agents étrangers de mener l'interrogatoire.

On sait que Rakovski fut condamné comme ses co-accusés à être fusillé, mais que sa peine fut finalement commuée en vingt ans de prison. Très intéressante est aussi la description de l'agent en question : un certain René Duval (connu également sous le nom de Gavriil Gavriilovitch Kus'min - en français Gabriel), fils d'un millionnaire, un homme intelligent et de très bonne présentation. Il avait fait ses études en France. Sa mère, veuve, l'adorait. Mais, jeune homme, il avait été dévoyé par la propagande communiste ; il était alors tombé aux mains de leur agence. Les responsables de celle-ci lui suggérèrent d'aller étudier à Moscou, proposition qu'il avait acceptée complaisamment. Il passa par la dure école du N.K.V.D., devint agent étranger, et lorsqu'il voulut se raviser, il était trop tard: ils ne laissent jamais partir un homme tombé entre leurs mains. Par l'exercice de sa volonté, il atteignit "aux faite de la puissance du mal", comme il l'appelait, et jouit de la pleine confiance de Staline en personne.

L'interrogatoire fut conduit en français. Le docteur était présent aux fins de droguer Rakovski en mettant dans son verre, à son insu, des pilules stimulantes et à effet euphorisant. Derrière la cloison, un magnétophone enregistrait la conversation, mais le technicien chargé de l'appareil ne comprenait pas le français. Le Dr Landowsky eut ensuite à traduire l'interrogatoire en russe et à en tirer deux exemplaires, respectivement pour Staline et l'agent Gabriel. Secrètement, le docteur eut l'audace d'en faire une troisième copie carbone et de la cacher.

G. Knupfer

Je suis revenu au laboratoire . Mon état nerveux m'inquiétait et je me suis astreint à un repos complet. Me voici au lit presque toute la journée. Ici je suis pratiquement seul depuis quatre jours. Gabriel a fait demander de mes nouvelles chaque jour. On l'a fait comptable de mon état. A la seule pensée qu'ils pourraient m'envoyer de nouveau à la Loubianka (la direction centrale de la police secrète à Moscou) pour assister à une nouvelle scène de terreur, je suis pris d'angoisse et je tremble.

J'ai honte d'appartenir à l'espèce humaine. Que l'homme est tombé bas, et comme je suis tombé bas moi-même !..

Ces quelques lignes sont tout ce que j'ai pu écrire en cinq jours, depuis mon retour de la Loubianka, essayant de coucher sur le papier l'horreur, et interrompant donc l'ordre chronologique de mes notes ; mais je n'ai pu écrire. Ce ne fut qu'après plusieurs mois, au début de l'été, que je pus enfin calmement et simplement rédiger tout ce que j'avais vu de révoltant, de vicieux, d'abominable ...

Au cours des derniers mois, je me suis posé mille fois la même question : " Qui étaient ces gens, qui assistaient anonymement aux séances de tortures?" J'ai tendu à l'extrême toutes mes capacités inductives et déductives. Etait-ce Iejov ? C'est possible, mais je ne vois pas la raison pour laquelle il se serait caché. C'est le responsable officiel, et la crainte qui l'aurait fait se cacher n'a donc aucun fondement logique. Bien plus, si j'ai quelque raison de me décrire comme un psychologue, alors ce fou, le chef du NKVD, qui manifeste des symptômes d'un a-normal, aurait certainement pris plaisir à assister à une scène criminelle. Des traits comme son arrogance devant un ennemi humilié, psychologiquement et physiquement réduit à l'état d'épave, lui auraient certainement donné un plaisir malsain. Je poussai encore un peu plus mon analyse. L'absence de toute préparation avait été évidente : manifestement la décision de tenir cette séance satanique avait été prise à la hâte. Le fait que ma présence eut été requise avait résulté d'un accord subit. Si Iejov avait été à même de choisir librement le moment, les préparatifs auraient été effectués en temps voulu, et dans ces conditions je n'aurais pas été invité ; il y avait aussi le fait que le général du NKVD qui eut du mal à arriver à temps pour assister aux tortures, aurait dans ce cas été informé de la séance à l'avance. Si donc ce n'était pas Iejov, qui donc avait décidé de l'heure ? Quel autre chef avait le pouvoir de décider de tout. Quelque médiocres que pouvaient être mes connaissances de la hiérarchie soviétique, au-dessus d'Iejov dans les questions concernant le NKVD, il n'y en avait qu'un : c'était Staline. Alors c'était donc lui qui était là ?...

En me posant ces questions qui sortaient de mes déductions, il me revint cependant encore d'autres faits à l'appui de cette idée.

Je me souvenais que lorsque je regardai de la fenêtre sur la place, quelques minutes avant que nous eûmes à descendre pour le "spectacle", je vis se ranger là quatre grosses voitures, toutes quatre identiques: or nous tous soviétiques, nous savons que Staline voyage au milieu d'une caravane de voitures identiques, de façon que personne ne sache jamais dans laquelle il se trouve, afin de rendre les attentats plus difficiles. Était-il donc là alors ? ... Mais un nouveau mystère me frappa l'esprit: d'après les détails que Gabriel m'avait fournis, les observateurs cachés devaient être assis dans notre dos. Et là, je n'avais vu qu'une grande glace à travers laquelle on ne pouvait rien apercevoir. Peut-être était-ce une glace sans tain ? Cela m'intriguait.

Sept jours passèrent lorsqu'un matin Gabriel parut chez moi . Je lui trouvai une allure dynamique et enthousiaste ; il était ce jour-là d'humeur optimiste. Mais les éclairs de bonheur qui avaient illuminé son visage à son arrivée ne reparurent plus ensuite. Il me sembla que, par la suractivité et en s'occupant l'esprit, il voulait chasser les nuages qui passaient sur son esprit . Après le déjeuner, il me dit :

- *Nous avons un invité ici.*
- *Qui est-ce ? demandais-je.*
- *Rakovski, l'ancien ambassadeur à Paris.*
- *Je ne le connais pas...*
- *C'est l'un de ceux que je vous ai désignés l'autre soir ; c'est l'ancien ambassadeur à Londres et à Paris... Naturellement, c'était un grand ami de votre connaissance Navachine.... Oui, cet homme est entre mes mains . Il est ici avec nous ; il est bien traité et l'on s'occupe de lui . Vous le verrez bientôt.*
- *Moi, et pourquoi ? Vous savez bien que je n'ai aucune curiosité sur ce genre de sujets ... Je vous demande de m'épargner sa vue; je me sens encore mal après ce que vous m'avez forcé de voir. Je ne peux garantir mon état nerveux ni cardiaque.*
- *Oh, ne vous inquiétez pas. On ne nous demande pas d'actes de force. Cet individu a déjà été brisé. Non, pas de sang, ni de force.*

- *Il s'agit seulement de lui donner des doses modérées de drogue. Voici, je vous ai apporté quelques instructions détaillés ; elles sont du Dr Lévine² qui nous sert encore par son savoir. Apparemment, il y a quelque part au laboratoire une certaine drogue qui peut faire des merveilles.*
- *Vous croyez dans tout cela ?*
- *Je parle symboliquement. Rakovski tend à avouer tout ce qu'il sait sur l'affaire en question. Nous avons déjà eu un entretien préliminaire avec lui, et les résultats n'ont pas été mauvais.*
- *Dans ce cas, quel besoin d'une drogue miracle ?*
- *Vous verrez, docteur, vous verrez. C'est une petite mesure de sécurité dictée par l'expérience professionnelle de Lévine. Cela aidera à obtenir que celui que nous interrogeons se sente plein d'optimisme et ne perde espoir ni foi . Qu'il puisse déjà entrevoir un espoir lointain et une chance de sauver sa vie, c'est le premier effet à atteindre. Ensuite nous aurons à nous assurer qu'il demeure en permanence dans cet état, où il se sente comme vivant un moment heureux et décisif, mais sans qu'il perde ses capacités mentales: plus exactement, il faudra même les stimuler et les aiguïser. Comment dire encore ? Plus précisément, il s'agit d'obtenir un état de stimulation éclairée*
- *Une sorte d'état d'hypnose ?*
- *Oui, mais sans assoupissement.*
- *Et je dois inventer une drogue pour tout cela ? Je crois que vous vous exagérez mes talents scientifiques. J'en suis incapable .*
- *Mais il n'y a rien à inventer ; le docteur Lévine assure que le problème a déjà été résolu.*
- *Il m'a toujours laissé l'impression d'être une espèce de charlatan.*

² Ancien médecin du NKVD, dorénavant co-accusé avec Rakovski dans le procès.

- *C'est probable, mais je crois que la drogue qu'il a mentionnée, même si elle n'est pas aussi efficace qu'il le prétend, nous aidera quand même à obtenir ce qu'il nous faut. Après tout, nous n'attendons pas un miracle. L'alcool, malgré nous, nous fait dire des bêtises : pourquoi une autre substance ne parviendrait-elle pas à nous encourager à dire raisonnablement la vérité ? En outre, Lévine m'a parlé de cas précédents, qui semblent vrais.*
- *Pourquoi alors ne le forcez-vous donc pas à s'occuper de cette affaire une fois de plus? Est-ce qu'il refuserait d'obéir ?*
- *Oh non ! Bien au contraire : il suffit de vouloir sauver sa vie ou la prolonger en rendant ce service ou un autre pour ne pas vouloir refuser ; mais c'est moi, c'est moi-même qui ne veux pas utiliser ses services. Il ne doit rien entendre de ce que Rakovski me dira . Ni lui, ni personne...*
- *Par conséquent ni moi non plus...*
- *Vous, docteur, c'est différent. Vous êtes quelqu'un de profondément droit . Mais je ne suis pas Diogène pour courir à la recherche de quelqu'un d'autre, à travers toutes les neiges de l'URSS...*
- *Je vous remercie , mais je pense que mon honnêteté...*
- *Oui, docteur, je sais, je sais; vous dites que nous prenons avantage de votre honnêteté pour nous livrer à toutes les dépravations. Oui docteur, c'est ainsi, mais ce n'est ainsi que de votre point de vue absurde. Et qui est attiré aujourd'hui par les absurdités? Par exemple, par une absurdité comme votre honnêteté ? Vous vous arrangez toujours pour détourner le fil de la conversation vers les sujets les plus intéressants. Mais qu'arrivera-t-il en fait ? Vous devrez seulement m'aider à donner les doses correctes de la drogue de Lévine.*

Il semble que dans la posologie, il y ait une ligne invisible qui sépare le sommeil de l'état d'activité intellectuelle, la condition de clarté d'esprit, de la phase de brouillard, le bon sens, de l'état de divagation... ; il s'agit de créer une sorte d'enthousiasme excessif artificiel.

- *Est-ce tout ?*
- *Encore une chose. Maintenant parlons sérieusement. Etudiez les instructions de Lévine, réfléchissez-y, et adaptez-les raisonnablement à l'état et aux forces du prisonnier. Je vous laisse pour cela jusqu'à la tombée de la nuit ; vous pouvez examiner Rakovski autant que vous le*

voulez. Et c'est tout pour le moment. Vous ne pouvez pas savoir quel terrible besoin j'ai de dormir maintenant, je vais me reposer quelques heures. Sauf événement extraordinaire d'ici ce soir, j'ai donné des instructions pour qu'on ne me réveille pas. Je vous conseille aussi de faire une bonne sieste après dîner, parce qu'après, on ne pourra plus dormir pendant un long moment.

Nous passâmes au vestibule. M'ayant laissé, il monta rapidement les escaliers, mais parvenu au milieu, s'arrêta .

- *Ah ! docteur, s'exclama-il, j'avais oublié ! Le camarade Iejov vous envoie ses remerciements. Attendez-vous à un cadeau, peut-être une décoration.* Il me dit au revoir , et vite disparut dans l'escalier aboutissant au dernier étage .

Les notes de Lévine étaient brèves, mais claires et précises. Je n'eus aucune difficulté à trouver le médicament . Il se présentait en doses d'un milligramme sous forme de petits comprimés. Je fis un essai selon la méthode recommandée : ils se dissolvaient très facilement dans l'eau et mieux encore dans l'alcool. La formule du produit n'était pas indiquée, et je décidai d'en faire plus tard l'analyse, quand j'aurais le temps. C'était sans aucun doute une substance en provenance du spécialiste Lümenstadt, ce savant dont Lévine m'avait parlé lors de notre première rencontre . Je ne m'attendais pas à découvrir à l'analyse quoi que ce soit d'inattendu ou de nouveau. Il s'agissait probablement d'une base quelconque mélangée avec une quantité importante d'opiacée d'une espèce plus active que la thébaïne.

J'en connaissais bien les dix-neuf principales variétés et quelques autres en sus. Dans les conditions dans lesquelles mes expériences avaient lieu, je me satisfaisais des faits que mes investigations permettaient de recueillir. Bien que mes travaux aient eu une direction tout à fait différente, je me trouvais cependant en pays de connaissance dans le domaine des substances hallucinatoires. Je me souvenais que Lévine m'avait parlé de la distillation de certains types rares de chanvre indien. Il fallait donc que je m'occupe d'opium ou de haschish pour pénétrer les secrets de cette drogue si appréciée; j'aurais été heureux d'avoir la chance de découvrir une ou plusieurs bases nouvelles qui eussent développé leurs "miraculeuses" propriétés. J'étais prêt à penser que cela devait en principe être possible. Après tout, le travail de recherche dans des conditions illimitées de temps et de moyens, qui était permises en travaillant pour le NKVD, devait offrir des possibilités scientifiques également illimitées, et je me flattais de l'illusion de pouvoir découvrir à l'issue de ces recherches une nouvelle arme dans mon combat scientifique contre la douleur.

Je ne pus me consacrer bien longtemps à la diversion que donnaient ces rêves agréables. Je dus me concentrer afin de réfléchir à la manière et aux

proportions dans lesquelles administrer cette drogue à Rakovski. D'après les instructions de Lévine, un comprimé devait suffire à obtenir le résultat désiré. Mais il indiquait que si le patient présentait une certaine faiblesse cardiaque, un assoupissement pouvait s'ensuivre et même une complète léthargie, avec pour conséquence l'obscurcissement mental. Compte tenu de tout cela, il me fallait d'abord examiner Rakovski. Je ne m'attendais pas à trouver son cœur en parfaite condition. Même s'il ne présentait pas d'anomalie pathologique, il aurait certainement une baisse de tension, compte tenu de ses épreuves nerveuses, car son système cardio-vasculaire n'avait pu demeurer insensible à la longue et terrifiante séance de tortures qu'il avait subie. Je repoussai l'examen du patient à l'après-déjeuner. Il me fallait d'abord tout considérer, soit que Gabriel veuille donner la drogue à Rakovski à son insu, soit au contraire avec sa pleine connaissance.

Quoi qu'il en soit, ce serait à moi de m'en occuper, en ce sens qu'il me reviendrait de lui donner moi-même la drogue dont on avait parlé. Il n'y avait aucun besoin de faire appel à un infirmier, puisque la drogue était administrée par voie orale.

Après le déjeuner, je rendis visite à Rakovski. Il était enfermé dans une cellule au rez-de-chaussée, sous la surveillance d'un gardien qui ne le quittait pas des yeux.

La pièce était seulement meublée d'une petite table, d'une couchette étroite sans tête ni pied de lit, et d'une autre petite table grossière. Lorsque j'entrai, Rakovski était assis. Il se leva aussitôt. Il me regarda attentivement, et je lus sur sa figure de l'étonnement et aussi, me sembla-t-il, de la frayeur. Je pense qu'il dut me reconnaître, m'ayant vu, lorsqu'il s'assit lors de cette nuit mémorable, auprès des généraux.

Je dis au garde de m'apporter une chaise et de nous laisser. Je m'assis et demandai au prisonnier de s'asseoir. Il avait environ cinquante ans. C'était un homme de taille moyenne, avec le front dégarni, un nez large et charnu. Dans sa jeunesse, son visage avait dû être agréable. Son aspect physique n'était pas typiquement sémitique, mais ses origines étaient cependant clairement visibles. Dans le temps, il avait dû être gros, mais il ne l'était plus maintenant et sa peau pendait de partout, cependant que sa face et son cou ressemblaient à un ballon éclaté dont tout l'air serait parti. Le menu habituel de la Loubianka faisait apparemment un régime trop strict pour l'ancien ambassadeur à Paris. Je ne fis pas alors d'autre observation.

- *Vous fumez ?* lui demandais-je, en ouvrant un paquet de cigarettes dans le but d'établir avec lui des rapports un peu plus chaleureux.

- *J'ai cessé de fumer afin de ménager ma santé*, répliqua-t-il sur un ton plaisant, *mais j'accepte, et je vous remercie, je pense avoir désormais surmonté mes maux d'estomac*. Il fuma calmement, avec réserve et non sans une certaine élégance .
- *Je suis médecin*, lui dis-je pour me présenter.
- *Oui , je le sais, je vous ai vu agir, là bas*, dit-il d'une voix qui tremblait.
- *Je suis venu vérifier l'état de votre santé. Comment vous portez-vous? Souffrez-vous d'une maladie ?*
- *Non, je n'ai rien*
- *En êtes-vous sûr? Qu'en est-il de votre coeur?*
- *Grâce aux bienfaits de la diète forcée, je n'ai observé aucun symptôme anormal me concernant .*
- *Mais il y en a qui ne peuvent être observés par le patient lui-même, mais seulement par un médecin .*
- *Je suis médecin moi-même*, interrompit -il .
- *Vous êtes médecin ?, répétais-je surpris.*
- *Oui, vous ne le saviez pas ?*
- *Personne ne me l'avait dit. Toutes mes félicitations. Je serai très heureux d'être utile à un collègue, éventuellement même à un condisciple. Où avez vous fait vos études : à Moscou, ou à Petrograd ?*
- *Non, à cette époque je n'étais pas citoyen soviétique. J'ai étudié à Nancy et à Montpellier ; c'est à cette dernière faculté que j'ai passé mon doctorat .*
- *Ainsi, nous avons dû être étudiants à la même époque: j'ai suivi moi-même des cours à Paris... Etiez-vous français ?*
- *J'avais l'intention de devenir français. J'étais né bulgare, mais, sans qu'on m'ait demandé la permission, je suis devenu roumain. J'étais de la province de la Dobroudja: au traité de paix, elle fut attribuée à la Roumanie.*
- *Permettez-moi d'écouter votre thorax, et je portai les écouteurs du stéthoscope à mes oreilles*. Il enleva sa veste déchirée et se mit debout. L'auscultation ne révéla rien d'anormal; comme je l'avais pensé, il était faible, mais sans anomalie.
- *Je suppose qu'il faut donner un peu de nourriture au cœur...*
- *Au cœur seulement, camarade ?* demanda-t-il ironiquement
- *Je pense*, répliquai-je, faisant semblant de ne pas remarquer son ironie.
- *Vous permettez que je m'ausculte moi-même ?*
- *Avec plaisir*, et je lui passais le stéthoscope. Il s'écouta brièvement .

- *Je m'attendais à ce que mon état fût bien pire. Merci beaucoup . Puis-je remettre mon veston ?*
- *Bien sûr. Mettons-nous d'accord pour prendre quelques gouttes de digitaline, n'est ce pas ?*
- *Vous considérez cela comme tout à fait essentiel ? Je pense que mon vieux coeur survivra très bien encore les quelques jours ou mois qui me restent.*
- *Je suis d'un avis différent ; je pense que vous vivrez encore bien plus longtemps.*
- *Ne me contrariez pas collègue ... Vivre davantage ! Vivre plus longtemps encore ... Il doit y avoir déjà des instructions au sujet de ma fin; le procès ne peut durer plus longtemps... et puis alors, repos !*

Lorsqu'il prononça ces mots, ayant à l'esprit le repos final, il me sembla que sa figure prenait presque une expression de bonheur... Je haussai les épaules . Ce souhait de mourir, de mourir vite, que je lus dans ses yeux, me fit presque défaillir. Par un sentiment de compassion, je ressentis le besoin de le reconforter :

- *Vous ne m'avez pas compris, camarade. Je voulais dire que dans votre cas, il a pu être décidé que vous continueriez de vivre et d'une vie sans souffrance. Car pourquoi avez-vous été amené ici ? N'êtes-vous pas bien traité maintenant ?*
- *Concernant le dernier point, oui bien sûr ; quant au reste, j'ai entendu des bruits, mais... Je lui tendis une autre cigarette et ajoutai :*
- *Gardez espoir. Pour ma part, et dans la mesure permise par mon chef, je ferai tout ce qui dépend de moi pour m'assurer qu'il ne vous arrive rien de mal. Je vais tout de suite veiller à vous alimenter, mais sans excès compte tenu de l'état de votre estomac. Nous commencerons par un régime lacté, avec quelques suppléments substantiels. Je vais donner des instructions tout de suite .*

Vous pouvez fumer.... prenez-en quelques unes ...

Et je lui laissai tout le reste du paquet .

J'appelai le garde et lui donnai l'ordre d'allumer les cigarettes du prisonnier chaque fois que celui-ci le désirerait. Puis je partis, et avant de prendre une paire d'heures de repos, je donnai instruction de faire servir à Rakovski un demi-litre de lait avec du sucre.

Nous nous préparâmes pour l'entrevue avec Rakovski, prévue pour minuit. Le caractère "amical" de cette réunion devait être marqué dans les moindres détails.

La pièce était bien chauffée, un feu allumé dans l'âtre, l'éclairage tamisé, un petit menu bien choisi avait été prévu avec de bons vins, tout avait été scientifiquement improvisé . « Comme pour une rencontre d'amoureux », avait observé Gabriel. Ma présence était requise. Je devais donner au prisonnier la drogue de telle façon qu'il ne le remarque pas. Dans ce but, les boissons ont été placées comme par hasard près de moi, et je devrai verser le vin. Je devrai aussi observer l'affaiblissement de l'effet de la drogue afin de lui en redonner une nouvelle dose au moment opportun.

C'est ma tâche la plus importante. Gabriel veut, si l'expérience réussit, obtenir dès ce premier entretien, une avancée réelle au cœur de la question. Il a bon espoir de succès . Il s'est bien reposé, et se trouve en bonne forme. Il m'intéresse de savoir comment il va se battre avec Rakovski qui, ce me semble, est un adversaire à sa mesure.

Trois grands fauteuils ont été placés devant le feu : le plus proche de la porte est pour moi ; Rakovski s'assiera au milieu, et le troisième sera pour Gabriel, qui a manifesté son humeur optimiste jusque dans ses vêtements, en arborant une chemise russe blanche.

Minuit avaient déjà sonné lorsqu'on nous amena le prisonnier . On lui avait donné des vêtements décents, et on l'avait bien rasé. Je lui jetai un regard professionnel et le trouvai plus gai. Il demanda d'être excusé de ne pouvoir boire plus qu'un verre à cause de la faiblesse de son estomac. Je n'avais pas mis la drogue dans ce verre et le regrettai. La conversation commença par des banalités Gabriel sait que Rakovski parle bien mieux le français que le russe et commence dans cette langue. Ils évoquent le passé. Il est clair que Rakovski est un brillant causeur. Il s'exprime avec précision, élégance et même de façon ornée. Il est apparemment très érudit. Il fait des citations avec facilité, et toujours exactement.

Parfois, il touchait un mot de ses nombreuses évasions, de son exil, sur Lénine, Plekhanov, Luxembourg ; il nous narra même que lorsqu'il était enfant, il avait un jour serré la main du vieil Engels.

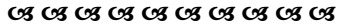
Nous bûmes du whisky. Après que Gabriel m'eut donné l'occasion de parler environ une demi-heure, je demandai comme fortuitement : *Voulez-vous un peu plus d'eau gazeuse ?*

Oui, mettez ce qu'il faut, répondit-il distraitement .. Je pris sa boisson et laissai tomber le comprimé que j'avais en main depuis le tout début de la conversation. Je servis d'abord du whisky à Gabriel, en lui faisant voir par un petit signe que la tâche avait été accomplie. Puis je tendis son verre à Rakovski, et commençai à boire le mien. Il avala une gorgée avec plaisir. *Je suis un petit*

commissionnaire, me dis-je en moi-même. Mais ce ne fut qu'une pensée évanescence, qui disparut devant l'agréable feu dans la cheminée .

Avant que Gabriel n'entre dans le vif du sujet, la conversation s'était prolongée et avait été intéressante. J'eus la chance d'obtenir un enregistrement qui, bien mieux qu'une sténographie, reproduit tout ce qui fut alors discuté entre Gabriel et Rakovski . Le voici.

(à suivre dans le n°27)



Madame Dominique Florian, qui était intervenue au colloque de Nantes en 2001, a monté des cycles de formation à l'agriculture bio-holistique (sur la ferme expérimentale de l'IRAAB, Institut pour la Recherche et l'Application en Agriculture Biologique) et au jardinage bio-holistique (à Paris).

Renseignements et inscriptions auprès de l'IRAAB

Loriol-du-Comtat, F- 84870 Carpentras

☎ 04 90 60 33 22 ☎ 04 90 63 17 96

Présence des Ligures en Languedoc

Jean Taffanel¹

Présentation : La table ethnographique de Genèse ch. 10 signale Elysha, fils de Javan, parmi les petits-fils de Japhet . Cette précieuse indication, situe les Ligures parmi ceux qui, avec Javan, ont peuplé les îles de la Méditerranée avant de s'établir sur les rivages de la Provence et du Languedoc. Muni de cette grille de lecture, l'auteur montre, sur l'exemple du mégalithe d'Azillanet, comment l'interprétation et le déchiffrement de tels vestiges devient possible.

Les peuples japhétites, aussi bien en Orient qu'en Europe, dressèrent des mégalithes. Les dolmens en particulier occupent un immense territoire, qui s'étend depuis le Caucase, le Proche Orient, l'Afrique du Nord et l'Europe : nous devons y ajouter les îles de la Méditerranée orientale, Chypre en particulier. En ce qui concerne l'Europe nous retrouvons les dolmens fort nombreux en Espagne-Portugal-France-Angleterre-Allemagne-Scandinavie.

On note aussi leur présence en Afrique Noire et en Amérique. L'examen de ces dolmens nous permet une première constatation : le groupe le plus ancien de ces monuments, qui sont des tombeaux en plus de leur caractère religieux, est représenté par le dolmen de petite dimension ; ce caisson de dalles est une sépulture individuelle. Les archéologues s'accordent à les situer vers la fin du néolithique, soit autour de 2000 ans avant Jésus-Christ. Le défunt était disposé en position fœtale ; quelques instruments en silex, des débris de céramique, ont été observés. Personnellement nous croyons qu'il s'agit d'un premier groupe de population post-diluvien, représentant un peuplement chamito-libyque.

Ensuite, en 1800 avant Jésus-Christ, nous avons l'expansion des premiers Ligures / Elisyces en Languedoc, avec la création, en région narbonnaise, du royaume d'Elisha, fils de Javan.

¹ Archéologue de terrain, notre ami Jean Taffanel a constitué un musée privé à Mailhac, dont l'intérêt exceptionnel vient de la succession bien repérable sur le même site (dont un oppidum) des principales civilisations méditerranéennes jusqu'à l'époque romaine (Ibères, Ligures, Celtes). Visite recommandée pour ceux que leurs vacances amènent en Narbonnaise.

Ces premiers Ligures Elisyces, construisent des dolmens plus vastes que les précédents ; ce sont désormais des tombeaux collectifs. Les défunts sont toujours disposés en position fœtale (symbole de renaissance au sein de la Terre Mère) ; ils sont accompagnés d'éléments de colliers, de belles pointes de flèche en silex, de vases décorés (dits de la civilisation du vase campaniforme), pour ne citer que les objets principaux.

L'expansion d'Elisha a son point de départ à Chypre, dans sa partie orientale ; ensuite au Péloponnèse ; en un troisième temps, Elisha, par un déplacement maritime, marque son passage en Sardaigne, en Sicile, pour s'installer dans notre région narbonnaise, où se développe cette riche civilisation. Notre région minervoise est la plus riche de France en dolmens, avec la Bretagne. Nous pouvons nous enorgueillir de posséder le plus important du Midi de la France (et peut-être même dépasse-t-il ceux de Bretagne) avec le dolmen de Pépieux (Aude), toujours dans le Minervois. Ce monument fait 25 mètres de long : ce pourrait être le tombeau d'un roi puissant et de sa famille (serait-il possible d'envisager le tombeau d'Elisha lui-même ?). Malheureusement, cette sépulture exceptionnelle fut entièrement vidée de son contenu dans une période reculée. Nous ne saurons hélas ! jamais le rang des défunts, qui devaient appartenir à une noblesse puissante.

Fait important, aux VIII^{ème}, IX^{ème} siècles avant Jésus-Christ (fin de l'âge du Bronze), nos Ligures descendants d'Elisha, devenus incinérateurs, établirent une vaste nécropole à incinération au pied de la butte où se trouve le dolmen de Pépieux, dit dolmen « *de los Fados* » (dolmen des Fées). En étudiant les idéogrammes gravés à l'intérieur des plats de cette époque, nous avons découvert un riche répertoire cultuel à caractère chthonien qui évoque les croyances de la Grèce archaïque. En particulier des rondes.... Nous abordons ici le folklore audois avec les rondes des Fées au clair de lune, autour des dolmens. Et ceci fut une réalité, mais les prétendues fées n'étaient autres que des prêtresses, sortes de druidesses avant l'Histoire, qui pratiquaient des rondes sacrées autour des dolmens pour honorer les ancêtres ensevelis sous les mégalithes.

Un autre dolmen existe dans la même région minervoise, au-dessus de la localité d'Azillanet (Hérault) : il s'agit du dolmen de Cigalières, nommé plus anciennement dolmen de Balzabé : ce dernier terme nettement oriental désigne à notre avis le prince des démons, Baalzéub, dont la présence chez les Cananéens est associée aux pierres dressées. On donne à ce dieu ténébreux et sanguinaire un autre nom : le « dieu des mouches ».

Précisément, tout près du mégalithe, un ruisseau prend sa source... C'est le ruisseau de « *mousco d'asé* » ce qui, dans notre dialecte languedocien signifie « le ruisseau de mouche d'âne ». Pour employer le terme français, ce sont des taons, avides de sang humain ou animal. Cette mouche est parfois nommée « mouche cigalière » ; en effet elle rappelle une petite cigale : d'où sans doute le nom de ce toponyme, Cigalière . Tout cela signifie avec ce toponyme et le « théonyme » Balzabé, la pénétration de cultes cananéens dans la société de nos premiers Ligures.

Avec le développement de l'exploitation de l'étain, des orientaux suivirent la voie de l'étain passant dans notre région, ils furent en contact avec nos japhétites Ligures constructeurs de mégalithes, d'où la pénétration de ces cultes cananéens à Baalzéub, à base de sacrifices, souvent humains, sur la dalle des dolmens : ce « dieu » cruel était en fait le prince des démons, et nous connaissons par la Bible les malédictions des Prophètes à son égard. Ainsi ce « théonyme » Balzabé, malgré son altération, est parvenu jusqu'à nous ; « *mousco d'asé* » et Cigalières sont bien liés à Baalzéub, « dieu des mouches ». Tout concorde donc pour nous donner une réponse culturelle venue de la nuit des temps, éclairant ce problème basé sur la mémoire des hommes, comme le dit R.M. Grattefossé dans son ouvrage² : « *La mémoire des peuples est sans limite* ».

* * * * *

² R.M. Grattefossé, *Le roman de Marthe la Salyenne, suivi de notes sur les hommes et les dieux de Provence*, Lyon, Derain. Raclet, 1942, p.138 (bas de page).

SOCIETE

"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."
(P. Le Prévost)

L'Europe sur le chemin de la dictature ?¹

Vladimir Boukovsky

Présentation : Vladimir Boukovsky, célèbre dissident soviétique, est connu notamment par un petit ouvrage intitulé : « *L'Union Soviétique survivra-t-elle jusqu'en 1984 ?* ». Emigré en Angleterre, il a gardé une lecture originale de la politique occidentale. Bien que son approche soit plus démocrate que chrétienne, ses impressions devant la mise en place du gouvernement européen sont assez originales pour stimuler la réflexion.

Ce que nous avons aujourd'hui sous la forme de l'Union européenne n'est que la moitié du plan. Mais cette moitié est déjà suffisamment horrible. En gros, elle est édifiée selon les principes directeurs de l'Union soviétique. Je peux vous dire exactement ce qui va arriver parce que, d'une certaine manière, j'ai déjà vécu dans votre avenir. Par exemple, je peux vous prédire que les résultats de l'expérience seront exactement le contraire de ce qu'ils proclament. Tout comme ce que nous avons eu en Union Soviétique. Aujourd'hui on nous dit que nous aurions besoin de l'Union Européenne pour éviter la guerre et garantir la paix, alors qu'actuellement en Europe personne ne menace la paix de quelque façon que ce soit.

Je peux vous prédire qu'en quelques années, la plupart des Etats européens divergeront. Les désaccords sont trop grands et les conflits ne sont pas loin.

On nous promet aujourd'hui que, grâce à l'Union européenne les peuples dépasseront leurs différences nationales et enterreront pour toujours les oppositions raciales, ethniques et nationales. C'est exactement le contraire qui va arriver.

En Union Soviétique, nous étions supposés être une heureuse famille de nations, et après 73 ans il y a eu plus de conflits ethniques que nulle part ailleurs sur la terre. On nous dit en ce moment que nos économies vont prospérer, que

¹ Extrait de *Zeitfragen*, nov. 2000, trad. Denis Helfer.

l'union renforcera économiquement les pays d'Europe et qu'ils feront ainsi concurrence à l'Amérique. Donc, que l'Europe unie serait bonne pour nos intérêts économiques. L'exact contraire va arriver. Non seulement nous deviendrons pauvres, incapables et hyper-réglémentés, mais encore plus dépendants de l'Amérique.

Je connais bien ces stratèges ; je sais tellement bien ce qui va se passer que je pourrais devenir très riche, si je trouvais quelqu'un pour accepter un pari. Mais personne ne veut parier avec moi. Il y a peu, j'ai proposé un pari à un ami anglais. Je lui ai parié une grosse somme que, dans quelques années, nous aurions un impôt européen, un impôt spécial pour payer toutes ces structures dispendieuses. Il n'a pas voulu me suivre. S'il m'avait cru, je serai riche sous peu. D'autres amis anglais n'aiment pas ma comparaison. Il disent que l'Union soviétique est impensable sans goulags, et qu'en Europe il n'y en a pas et qu'il n'y en aura pas. Mais là aussi je dois les contredire. Nous avons le début d'un goulag. Nous avons déjà le goulag intellectuel. Il y a déjà des gens qui sont méprisés, qui perdent leur emploi, qui ne peuvent plus s'exprimer publiquement, simplement parce qu'ils ne suivent pas la ligne officielle sur certains points comme la race, la femme, la sexualité ou n'importe quoi d'autre, oui, même la fumée ; je suis fumeur et je sais que je suis déjà dans un goulag.

Mais ce n'est pas fini. Il y aura un goulag. J'ai lu le projet du traité de Nice ; si vous ne l'avez pas encore lu, faites le vite. On veut fonder une police européenne. Une police européenne ! On veut donc instituer un nouveau KGB.

Et cette police aura des compétences incroyables ! Des compétences qu'aucune police d'aucun pays européen ne possède pour l'instant. Tout d'abord elle aura l'immunité. Que c'est bien, une police-diplomate !

Elle peut venir chez moi et me tabasser et je ne peux pas la traîner devant les tribunaux. C'est merveilleux. Même le KGB n'avait pas autant de compétences.

Aucune procédure n'est fixée et tu pourrais être arrêté dans ton pays et ensuite transféré dans un autre. Sans aucune possibilité d'audition avant l'extradition. Donc si ces gens disent que tu es un criminel, aucun droit local ne te protégera plus.

Assez de mauvaises nouvelles, venons-en aux bonnes. Il s'agit d'une structure que je connais bien et donc je peux prévoir avec certitude qu'elle va s'effondrer. Cet effondrement provoquera des difficultés économiques. L'Union européenne laissera un héritage de discordances et d'hostilités. Les temps qui suivront son effondrement ne seront pas particulièrement agréables. Mais l'Union européenne s'effondrera.

Une autre bonne nouvelle est qu'elle est plus facile à combattre que l'ancienne Union soviétique. Ces gens sont faibles. Ils ne sont pas forts. Ils ne sont pas aussi dénués de scrupules que les dirigeants soviétiques. Ils ont moins d'expérience qu'eux. La plupart ne sont que des intellectuels qui aiment surtout parler de leur grand amour pour l'humanité.

Je peux même vous dire comment mener le combat. Il s'agit de ce que nous avons fait avec succès en Union soviétique. Il faut voir clairement que nous parlons d'élites corrompues. Nous ne parlons pas de tel ou tel parti ou de telle ou telle partie de la société. Non, nous parlons de la corruption des élites européennes. La seule réponse adéquate est un mouvement de masse de la base. Allez dans les universités et essayez de constituer de petites cellules dans chaque université, dans chaque école, semestre après semestre. La jeunesse doit émerger, nous avons besoin de mouvements de masses. Alors, ceux de Bruxelles seront faibles et ne répondront rien. Ils ne peuvent même pas entreprendre quelque chose contre la petite Autriche ; ils n'ont bricolé que des sanctions stupides qu'ils ont dû annuler moins de six mois plus tard. Cela montre que ces gens sont faibles, stupides et incapables. La plupart sont des bureaucrates qui s'effondreront vite si nous avons un vrai mouvement populaire pour combattre en première ligne. Quand nous avons commencé, au milieu des années soixante, notre mouvement contre l'Union soviétique et contre le communisme, aucun d'entre nous ne croyait qu'il vivrait assez longtemps pour assister à la fin du système.

Nous avons un ennemi très puissant : le KGB sans scrupules, qui à tout moment pouvait tuer chacun de nous. Cependant maintenant le score est en notre faveur ! Ils sont morts² et nous vivons. Je suis convaincu que vous avez de bien meilleures chances de combattre ces restants de soviétisme en Europe que nous n'en avons eu, il y a quarante ans, quand nous combattions l'Union soviétique.



Colloque de Troyes (Sainte-Maure)

Vous avez apprécié les conférences du dernier colloque du CEP et souhaitez les réentendre. Vous n'avez pu venir et souhaitez les écouter ou les faire écouter autour de vous.

Des cassettes audio ou des Compacts-Disques sont disponibles :

² Ndlr. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette affirmation, difficile à établir.

o CD0305 Pr François Vallançon :		
<i>Comment parler de Dieu à l'Université</i>	90mn	7,50€
o CD0306 Dr Pierre Lassieur :		
<i>La vérité des miracles</i>	90mn	7,50€
o CD0307 Père Giorgio dell'Aglio :		
<i>Les signatures de Satan dans le monde moderne</i>	90mn	7,50€
o CD0308 Pr Hubert Saget : <i>Les merveilles de la génétique.</i>		
<i>Hasard ou Providence</i>	90 mn	7,50€
o CD0309 Père André Boulet :		
<i>La Sainte Coiffe de Cahors</i>	60mn	6,00€
o CD0310 Pr R.P. Jouvenroux :		
<i>Les dogmes et procédés de la science athée</i>	90mn	7,50€
o CD0311 Dominique Tassot :		
<i>Le refus de Dieu dans et par la science</i>	90mn	7,50€
o CD0312 Pr Benoît Neiss : <i>La beauté est-elle miraculeuse ? L'enseignement de Pie X sur l'art</i>	60mn	6,00€

Offre spéciale pour l'ensemble des conférences : 45 €franco

Une étonnante suite de grâces¹ ***Dr Patrick Theillier²***

Résumé : L'idée qu'un conte fantastique procède d'une inspiration chrétienne a de quoi surprendre. C'est pourtant le cas avec l'œuvre de Tolkien, traversée par l'idée d'une création originellement bonne, puis maléficiée par l'Adversaire, et enfin transfigurée par une « eu-catastrophe » analogue à un miracle. Or cette démarche est devenue consciente chez Tolkien au sortir d'un prêche sur un miracle survenu à Lourdes en 1927. L'auteur, Directeur du

¹ Repris du bulletin de l'AMIL (*Association médicale internationale de Lourdes*), (n°278, Avril 2002). Ce bulletin trimestriel, envoyé en 5 langues (Français, Italien, Anglais, Espagnol, Allemand) à 10.000 abonnés dans plus de 70 pays, aborde les questions des guérisons miraculeuses de manière à la fois pratique (observations médico-spirituelles) et théorique (réflexions sur le rapport de la science et de la foi), à partir d'une anthropologie de la personne dans toutes ses dimensions : corps, âme, esprit. Tous les professionnels de santé peuvent s'inscrire à l'AMIL et recevoir l'insigne distinctif (8€) : médecin/pharmacien/dentiste/auxiliaire médical (contre copie du diplôme). Sans faire partie de l'AMIL, vous pouvez souscrire un abonnement au bulletin (10€). Il est possible aussi de recevoir une documentation complète (7€) avec la liste des miraculés de Lourdes, les actes du dernier Congrès, les rapports de guérisons, les numéros de l'A.M.I.L. restants, à : Bureau Médical, Sanctuaire Notre-Dame de Lourdes, 1 av. Mgr. Théas, 65108 Lourdes Cedex, Tél. (33) 05.62.42.79.08, Fax (33) 05.62.42.79.77, email : bmedical@lourdes-France.com.

² Le Dr Theillier est le Directeur du Bureau Médical de Lourdes.

Bureau Médical de Lourdes, est allé chercher dans les archives les circonstances de ce double miracle et nous fait ainsi mieux comprendre les voies étonnantes qui ont fait d'un discret linguiste d'Oxford le créateur d'un univers littéraire où plusieurs ont déjà trouvé la grâce de leur conversion.

Tout le monde connaît John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973) ! Beaucoup d'entre vous ont certainement lu certains de ses livres comme *Bilbo le Hobbit*, ou son best-seller (plus de 50 millions d'exemplaires) *Le Seigneur des Anneaux*. Ce dernier livre, premier d'une trilogie magistrale, a été récemment porté à l'écran (sorti en France au début de l'année 2002).

Comme d'autres, je croyais Tolkien sulfureux, ésotérique. Or à l'occasion de ce film, je viens de découvrir dans un article très documenté³, que ce créateur était un homme et un écrivain profondément catholique, qui allait à la messe tous les jours, et avait une grande dévotion envers la Vierge Marie. D'autre part, un livre crée, paraît-il, en ce moment, l'événement aux Etats-Unis : « *Finding God in the Lord of the Rings* » (*Trouver Dieu dans le Seigneur des Anneaux*) où les auteurs, Kurt Bruner et Jim Ware, s'attachent à étudier le thème de la foi, de l'espérance, de la rédemption dans ces « contes fantastiques » de Tolkien.

Didier Rance⁴, démontre que l'objectif de Tolkien en écrivant ses livres était religieux. « *Le Seigneur des Anneaux traite des questions religieuses fondamentales de l'humanité réelle : la création, la chute, la mort, l'éternité et le destin de l'homme et ce livre le fait , j'ose l'affirmer , dans un esprit fondamentalement chrétien, catholique et même apologétique et missionnaire, quoique d'une grande originalité et subtilité (tout le malentendu venant peut-être de celle-ci)* ».

Il est certain que le genre littéraire de ce livre est difficile à définir : en anglais, on dit *fairy-tales* ou *heroic-fantasy*, traduit en français par *conte*. Quoiqu'il en soit, Tolkien estime que tout conte doit se terminer par une « eu-catastrophe » finale (à rapprocher de « eu-stress » : stress heureux). Le sens de ce néologisme créé par Tolkien est facile à saisir à partir de son étymologie : l'histoire qui est racontée dans le conte doit se terminer de façon soudaine par un retournement qui procure au lecteur de la joie. Il ne s'agit pas d'un simple « *happy end* ». Ce retournement soudain et inattendu doit constituer une sorte de restauration de la situation originelle bonne au départ. Autrement dit, être comme un **miracle**.

« *La naissance du Christ est l'eu-catastrophe de l'histoire du monde... la Résurrection est l'eu-catastrophe de l'histoire de l'Incarnation* »... « *L'eu-catastrophe... donne un aperçu fugitif de la joie, une joie qui est au-delà de ce monde, aussi poignante que la douleur* ».

³ De Didier Rance dans *L'Homme Nouveau* du 6 janvier 2002 (4 pages centrales)

⁴ Directeur en France de l'Aide à l'Eglise en Détresse (AED-France).

La Joie que nous donne la Résurrection ou, sur un plan inférieur, les **miracles**, écrit-il, est fondamentalement le résultat de ce qu'un rayon de la Vérité suprême vient frapper notre conscience.

Je ne peux développer plus avant son argumentation, mais voudrais en venir à une information découverte dans ce passionnant article : Tolkien, dans une lettre à son fils Christopher, raconte que son souci de provoquer chez le lecteur un sentiment de joie ouvrant à la « grande joie » de la Révélation, lui est apparu après avoir écrit *Le Seigneur des Anneaux*, alors qu'il écoutait un sermon dans lequel le prédicateur évoquait un miracle survenu à Lourdes en 1927, dans le train d'un pèlerinage, comme celui-ci passait à hauteur de la Grotte. Un petit garçon atteint d'une péritonite tuberculeuse et que l'on avait monté mourant dans le même wagon qu'une fillette, apprit la guérison soudaine de celle-ci dans le même train ; il se leva alors et dit : « *Je veux aller parler avec la petite fille* ». Il descendit de sa couche et partit jouer avec elle, totalement et subitement guéri lui aussi.

Intrigué par ce récit, vous imaginez bien que je n'ai pas tardé à rechercher cette histoire dans les archives du Bureau. Et j'ai trouvé les deux dossiers, étiquetés 28018 et 28024.

Voyons le premier : voici une partie du compte-rendu.

« Le 23 août 1927, dans le train qui la ramenait chez elle à la fin du pèlerinage National, Marie-Louise Saget, 12 ans, de la Mayenne, se dit soudainement guérie d'un mal de Pott dorsal vérifié par la radiographie, ayant nécessité la pose d'un plâtre le 3 mai précédent . Couchée depuis cinq mois, elle était fébrile et souffrait beaucoup de plaies suppurées et infectées qui s'étaient formées sur chaque apophyse épineuse sous son plâtre, et que sa mère avait du mal à soigner car l'enfant ne pouvait bouger sans douleur. Elle avait également une sub-occlusion. Elle fut conduite à Lourdes sur un matelas. Le 22 août, veille du retour, pendant la procession, elle sentit un craquement entre les épaules et une certaine force lui revint, mais elle n'en dit rien sur le moment. Le soir, ramenée à l'hôpital, elle s'aperçut qu'elle pouvait se tourner seule sur son lit, ce qu'elle avait été incapable de faire depuis le mois d'avril.

Elle eut alors l'idée de s'asseoir seule, ce qu'elle fit facilement. Cependant, se sentant encore faible, elle ne chercha pas plus loin, le lendemain non plus.

Le 23 août, vers 15 heures, on la monta dans le train sur son matelas et elle se laissa faire. On remarqua cependant qu'elle avait une figure toute rayonnante, et les yeux comme des voiles, disait sa mère ; des yeux de miraculée, disait une autre personne.

Après avoir salué une dernière fois la Grotte au passage, on commence dans le wagon des malades la récitation du chapelet. A la fin de celui-ci, la mère annonce à la directrice du wagon, Mme de Vaujuas : « *Marie dit qu'elle est guérie et elle veut s'asseoir.* »

- « *Très bien, elle n'a qu'à essayer.* » Et voilà la petite debout, riant, disant qu'elle n'a plus mal nulle part, qu'il faut lui ôter son matelas. On le retire et la voilà assise, ravie de tout ce qu'elle voit par la fenêtre. « *O maman, regarde quelle petite vache... et celles-là qui sont attelées... et du maïs... c'est-y amusant !* » L'enfant avait retrouvé instantanément sa nature. Une infirmière, prévenue de ce qui se passait, s'approche et frappe à coups de poing sur le plâtre : l'enfant ne sent rien. Elle va et vient ; elle marche pour se soulager d'avoir été couchée cinq mois.

Le lendemain matin, 24 août, la malade alla à la selle pour la première fois depuis le commencement de sa maladie. La mère s'aperçut aussi que la plaie de l'épaule gauche était cicatrisée. L'enfant, d'ailleurs, ne la ressentait plus depuis la procession du 22 août.

Le 9 septembre, le médecin traitant conduit l'enfant et sa mère de Laval à Château-Gonthier, consulter le Dr Oliveri, chirurgien, (qui devint médecin permanent du Bureau des Constatations) : il considéra l'enfant guérie, retira le plâtre, fit une radio, et délivra un certificat attestant sa guérison, tout en recommandant un temps de convalescence. Mais la famille convaincue de la guérison, refusa de suivre ses conseils, et, au bout de trois jours, fatiguée de la chaise longue, Marie la quitta pour travailler à la ferme.

Le 19 septembre, le Dr Oliveri revit l'enfant, lui fit encore deux radios et maintint ses conseils de prudence. De 73 livres, l'enfant était passée à 89. »

Et voici le second dossier (Dr A. Vallet).

Il s'agit de l'enfant Henri Mieuze, né le 12 mai 1920, demeurant en Ille-et-Vilaine. Il n'a pas encore 8 ans. D'aspect chétif, il est malade depuis l'âge de 9 mois : bronchite chronique, puis entérocolite (6 à 12 selles sanglantes par jour), avec signes généraux : asthénie générale, anorexie, fièvre, sueurs, maigreur squelettique (il ne pèse que 14 kg 250 pour 1m17), évoquant une origine bacillaire (sans confirmation bactériologique). C'est ce qu'affirme le certificat de son médecin, le Dr Vannier, en raison des antécédents maternels (7 oncles et tantes morts de phthisie, ainsi que sa petite sœur) et de l'évolution de la maladie.

Le départ de Laval a lieu le jeudi 18 août. Le voyage s'opère dans de mauvaises conditions, l'enfant restant comme anéanti sur son matelas, sans s'alimenter et presque sans dormir. Arrivé à Lourdes, le lendemain 19, il est hospitalisé à l'Asile Notre-Dame.

Pendant le séjour qu'il y fait jusqu'au mardi 23, son état, loin de s'améliorer, semble plutôt s'aggraver. Le samedi, sa mère croit qu'il va mourir. La nuit du lundi est franchement mauvaise. Cependant l'enfant ne se plaint jamais.

Au départ, à la gare de Lourdes, sa mère dit : « *Cela ne va pas mieux. Je n'ai pas eu la joie de pouvoir écrire à son père que le petit était guéri.* »

Mais voici ce qu'écrit une dame hospitalière de son wagon sur ce qui suivit :

« Le train partit. Après avoir jeté un dernier regard sur la Vierge en passant devant la grotte, les hospitalières et les malades se mirent à réciter le chapelet. Ils ne purent pas le dire sans émotion, car ce fut pendant ce chapelet que la petite Saget, atteinte d'un mal de Pott très grave, se déclara guérie.

« Dès que la récitation du chapelet fut finie, le petit Henri, qui était resté immobile sur son matelas, dit qu'il voulait se lever et aller voir la miraculée, et, sans plus tarder, il s'assit sur son matelas. La mère stupéfaite, ne sachant que penser, se mit à rire et à pleurer en même temps. « *Je veux aller voir la miraculée* », répéta-t-il à Mme Vaujuas, directrice du wagon, prévenue. « *Eh bien, viens !* ». Et le voilà debout qui se met à marcher jusqu'à la petite fille : les deux enfants s'embrassent alors avec effusion.

« Quand le calme fut revenu, Henri rentra dans son compartiment et, pour la première fois depuis plusieurs années, il dit qu'il avait faim ! Et il se met à manger du pain, du pâté, des bananes, du chocolat...

Henri est guéri. Le 30 août, le Dr Vannier écrit : « J'ai vu le petit Mieuzet depuis son retour de Lourdes. Actuellement il s'alimente comme tout le monde, n'a plus de douleurs ni de diarrhée, passe la journée debout et joue avec ses frères. C'est une amélioration, ou plutôt une guérison qui dérouta le médecin. »

Pour information, Henri, venu se déclarer au Bureau des Constatations le 18 août 1928, sera reconnu par les médecins le 25 août 1928, mais jamais par l'Eglise. Pour Marie-Louise, son cas fut classé sans suite, en raison de certificats médicaux contradictoires...

En tout cas, ces faits ébranlèrent suffisamment Tolkien. En écoutant ce récit, il ressentit une profonde émotion d'un type tout à fait spécifique, « *cette émotion particulière que nous avons tous – quoique rarement* ». Il comprit tout à coup ce que c'était : « *Cela même que j'avais essayé d'écrire et d'expliquer dans cet essai sur le conte... Pour cela j'ai créé le terme « eu-catastrophe », le soudain retournement heureux d'une histoire qui vous transperce d'une joie qui apporte des larmes (ce que j'ai déclaré être la fonction la plus haute que le conte doit produire). Et je fus conduit à cette idée qu'elle produit cet effet particulier parce que c'est un rayon soudain de la Vérité...* »

Il faut encore savoir que Tolkien fut l'instrument de la grâce pour la conversion ou le retour à la foi de plusieurs, et non des moindres. Par exemple pour John Murray qui, devenu jésuite, fut un des meilleurs spécialistes de saint Ephrem et des Pères syriaques, mais aussi C.S. Lewis⁵, professeur, écrivain, défenseur de la foi chrétienne très connu dans le monde anglo-saxon, auteur des fameuses *Chroniques de Narnia*.

Curieuse suite de grâces obtenues par deux guérisons d'enfants devant la Grotte de Lourdes...

⁵ C.S. Lewis enseignait à Oxford tout comme Tolkien (professeur de littérature nordique, puis de littérature anglaise).

P.S. : J'avais écrit cet article fin janvier. Et voilà que, pour le 11 février, vient me voir au Bureau Médical sœur Maryvonne Cochet, qui a vécu une surprenante expérience de guérison à la messe du 15 août 1987 à Lourdes. Elle habite actuellement Rennes, et, en entrant dans mon bureau, me met dans les mains un dossier concernant, me dit-elle, un de ses voisins de Bretagne, l'abbé Henri Mieuzet... Mon sang ne fait qu'un tour : « *Henri Mieuzet ? Celui qui a guéri à l'âge de 7 ans dans le train de retour de Lourdes ?* » - « *Oui* » dit-elle, surprise de me voir si interloqué. « *Il est curé près de chez moi à Saulnières en Ille-et-Vilaine. Voici la photocopie de l'histoire de sa guérison par le Dr Vallet dans son livre « La vérité sur Lourdes et ses guérisons miraculeuses », son adresse et son numéro de téléphone* ».

Vous imaginez bien que je ne traînai pas pour l'appeler. Je tombai sur la voix encore assurée et tonique d'un homme de 82 ans, lui-même bien étonné qu'on l'appelle de Lourdes. J'appris qu'il est revenu 32 ou 33 fois à Lourdes, seul ou en accompagnant des groupes, la dernière fois en 95. Il va prendre sa retraite définitive et espère revenir en pèlerinage à Lourdes pour ses noces de diamant (60 ans de sacerdoce). Il fut en effet, ordonné prêtre en 1943.

Comme je lui demandais s'il se souvenait de l'épisode de sa guérison, il me dit qu'il avait dévoré un petit pain trouvé près de lui à son réveil après une nuit de train, laissé là par l'évêque de Rennes qui n'avait pas voulu le réveiller.

Il m'apprend aussi que Marie Saget n'est plus de ce monde, et qu'il ne l'a pas revue sauf à Lourdes l'année 1928, quand ils étaient venus se déclarer au Bureau des Constatations.

Je lui demandai une photographie un peu plus récente... et formai le vœu de le voir en effet l'an prochain, et aussi pour les 80 ans de sa guérison en 2007 !



Henri Mieuzet
enfant
et
aujourd'hui.

Nos membres publient

La Providence divine du Cœur de Jésus par Paul Chaussée

Dans son « *Miracle et message de Saint-Suaire* » (Ulysse, 1999) (cf. *Le Cep* n°9), Paul Chaussée affirmait que Dieu avait tout ordonné pour que le Linceul fût révélé par la science du vingtième siècle. Un ingénieur civil (et bénédictin) lui écrivit alors : « *Non, Dieu n'a pas poussé jusque là la prédestination ni des choses ni des événements, ni des gens. Le monde n'est pas peuplé de marionnettes. Dès la Genèse, Dieu donne à l'homme la maîtrise du monde. Et Jésus veut notre liberté jusqu'à refuser de S'imposer, même par des miracles* ».

C'est pour répondre à cette affirmation toute pénétrée de naturalisme que Paul Chaussée nous propose ce petit livre. Car la Providence divine continue de gouverner la Création, à travers même la liberté des hommes. L'ouvrage en donne maints exemples et nous rappelle ainsi la dimension cosmique du christianisme, trop oubliée. Préfacé par Mgr Bernard Tissier de Mallerais.

**En vente chez l'auteur : Haut Casteret, F-33750 Beychac
(21,40 €franco).**

BIBLE

À propos du Prophète Jonas¹ **Thomas Créan**

Résumé : L'histoire étonnante de Jonas est présentée aujourd'hui comme une simple parabole. Avec le P. de Monléon (*Le Cep* n°16) nous savons pourtant quelles objections soulève cette manie des exégètes à vouloir récuser le surnaturel. Nous avons encore (*Le Cep* n°17) montré par des exemples de marins la plausibilité scientifique et technique du fait prodigieux. Dans ce nouvel article l'auteur examine si le « genre littéraire » du récit peut être invoqué contre l'historicité des aventures de Jonas. Or les références à Jonas dans la bouche même du Christ imposent la réalité du fait, sauf à nier la résurrection. De même saint Cyrille d'Alexandrie, saint Augustin et saint Grégoire de Naziance dégagent le sens spirituel de ce récit tout en maintenant strictement son historicité.

Une nouvelle erreur.

De nos jours, la réflexion sur l'historicité d'un livre biblique se réfère souvent à la notion de « genre littéraire ». Cette notion est irréprochable en elle-même, de même qu'on ne puisse douter que la Sainte Écriture ne contienne beaucoup de tels genres. Le Second Concile du Vatican utilise explicitement la notion, en enseignant que "la vérité est présentée différemment et exprimée en divers genres d'écrits historiques, dans des textes prophétiques et poétiques." Une erreur est cependant commise lorsqu'on suppose que l'identification d'un genre, c'est-à-dire d'un style particulier de poésie ou de prose, permet de décider du caractère historique ou fabuleux de ce qui est écrit dans ce genre.

¹ Repris de *Living Tradition*, n°101 (Sept. 2002) et aimablement traduit par Claude Eon.

Puisqu'une histoire vraie et une histoire inventée peuvent toutes deux relever du **même** genre, on ne peut pas passer tout simplement de l'identification d'un genre à un jugement sur l'historicité du récit. Ainsi la vie de tel homme ou telle femme peut être racontée dans différents styles, comme, par exemple, la vie de St Thomas d'Aquin, qui a été écrite par de savants biographes consciencieux aussi bien comme un conte édifiant pour les enfants que comme un roman pour le lecteur adulte. Ce serait évidemment une erreur si quelqu'un, tombant par hasard sur cette dernière oeuvre décidait que, puisqu'il tombe dans la catégorie des romans - un genre racontant souvent des histoires de personnages imaginaires comme Don Quichotte ou Mr Pickwick - saint Thomas n'avait jamais existé non plus. À l'inverse, on ne peut pas conclure qu'un texte relevant d'un genre contenant souvent des oeuvres historiques est lui aussi historique: la plupart des journaux sont historiques, mais le *Journal d'Hitler* ne l'est pas.

Il n'est pas difficile de voir que le livre de Jonas ne tombe pas dans le **genre** historique exactement de la même façon que, disons, le livre d'Esdras. Il ne donne aucune date. Aucun des hommes mentionnés n'a de nom, sauf le protagoniste, pas même le roi de Ninive. Il ne fait pas partie d'une plus large description des relations entre les royaumes d'Israël et d'Assyrie. Il donne peu de détails topologiques. Son affaire n'est pas les modes de vie humaine typiques, mais les merveilles de la nature et de la grâce. Tout en ignorant des questions de grand intérêt pour l'historien, il raconte certains petits détails qui éveillent l'imagination, comme le ferait un auteur de fiction écrivant pour le plaisir du lecteur, par exemple le tirage au sort des marins pour connaître l'origine de la tempête ou encore le ver piquant le ricin. Ce genre de considérations permet de dire que l'ouvrage - à l'exception de la prière du chapitre deux, exemple de poésie religieuse - appartient à ce que l'on pourrait appeler le genre du récit populaire et non à celui de l'histoire savante.

S'ensuit-il que les événements décrits sont inventés ? Pas du tout. Raisonner ainsi serait commettre l'erreur de juger de l'historicité d'après le genre.

Ce serait confondre une oeuvre dans laquelle l'imagination artistique est utilisée pour créer le **style**, avec une autre dont elle aurait fourni la **substance**. Ce serait encore oublier que la même vie peut être présentée selon des genres bien différents: ainsi la vie du bienheureux Jonas, racontée dans l'Écriture sur le mode du conte populaire, pourrait l'avoir été d'autres manières, par exemple sous forme de biographie détaillée ou de poème épique. Nous devons donc chercher ailleurs pour tester l'historicité de ce livre, et, en l'absence d'une définition formelle de l'Église, nos principaux témoins devront être l'Écriture elle-même et la tradition.

La preuve scripturale.

Comment l'Ancien Testament parle-t-il de Jonas ? Tout d'abord, l'auteur du livre de Jonas désigne le prophète comme fils d'Amathi. Ce faisant, il semble clairement l'identifier comme le prophète Jonas, fils d'Amathi, mentionné dans II Rois 14, qui a prophétisé dans le royaume du nord à l'époque de Jéroboam II. Ainsi le protagoniste du livre de Jonas est présenté comme un personnage réel. Ceci ne suffit pas à prouver que son histoire soit véridique puisqu'il est possible d'inventer des histoires sur des personnages réels, comme on le voit dans les évangiles apocryphes. Néanmoins, ce fait peut servir d'avertissement contre la simple supposition que ce livre, parce qu'écrit dans le style d'un conte populaire ou d'un "récit édifiant", n'est donc pas la narration de faits réels et d'événements qui se sont réellement produits.

La seule autre référence au prophète Jonas dans l'Ancien Testament se trouve à la fin du livre de Tobie, lorsque Tobie avertit son fils de quitter Ninive « *car ce qu'a annoncé le prophète Jonas va sûrement arriver* » (Tob. 14,8). Pour celui qui accepte l'historicité du livre de Tobie ceci devrait suffire à confirmer au moins l'historicité de la prédication de Jonas telle qu'elle est rapportée dans le livre de Jonas, sinon des autres événements qui y sont relatés. Mais puisque beaucoup de ceux qui hésitent à admettre la réalité des événements décrits dans le livre de Jonas éprouveraient une même réticence à l'égard du livre de Tobie, l'enquête sur la preuve scripturale doit être poursuivie.

Tournons-nous vers les Évangiles. Il est évident que le prophète Jonas tient une place importante dans la prédication de Notre Seigneur : au moins à trois reprises, le Seigneur se compare Lui-même au prophète Jonas. Il y a d'abord le passage de Matthieu 12: 38-41. Certains scribes et Pharisiens ayant demandé un signe, ils eurent pour réponse: « *de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits* ». Il est ajouté que les hommes de Ninive se dresseront au jour du jugement pour condamner ceux qui ne se sont pas repentis à la prédication de l'Évangile et qu'ensuite, pour l'apothéose, la Reine du Midi fera de même. Vient ensuite un autre passage dans le même Évangile [Mat. 16:4] dans lequel les Pharisiens, cette fois avec les Sadducéens, demandent de nouveau un signe. Le Seigneur leur répond qu'il ne leur sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas, sans préciser en quoi consiste ce signe. Enfin dans un passage de l'Évangile de St Luc (11: 29-32), s'adressant à la foule, Jésus dit que « *de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme sera un signe pour cette génération.* » Il est ajouté que la Reine du Midi se lèvera au jour du jugement pour condamner et, pour l'apothéose, cette fois ce sont les hommes de Ninive qui se lèveront au dernier jour.

Évidemment, on pourrait tirer beaucoup d'enseignements de ces quelques paroles, mais notre objet est de n'en retenir que ce qui se rapporte à l'historicité du livre de Jonas. Comment pourraient-elles être interprétées en niant que ce livre a, ou se propose d'avoir, un contenu historique ? Peut-être en répondant que le Seigneur utilisait "les idées de son temps" en prêchant l'Évangile. Ce qui, sans autre explication, est ambigu. Selon une première explication, une des "idées du temps" est de dire qu'il est faux que le livre de Jonas relate des faits réels. En ce cas, en utilisant cette idée, le Christ savait ou ne savait pas qu'elle était fautive. S'Il ne le savait pas, il faudrait dire qu'Il ignorait le sens des Écritures (plus ignorant que certains exégètes modernes, et sur un point aussi fondamental que l'historicité ou l'affabulation de tout un livre) et qu'Il se trompait en supposant que certains hommes s'étaient repentis à la prédication de Jonas et qu'ils se relèveraient.

Mais on ne peut pas dire ces deux choses. Si, d'autre part, Il savait la fausseté de l'idée utilisée mais que la foule l'ignorait, alors en disant que les Ninivites repentis à la prédication de Jonas se relèveraient bien que cela fût impossible puisqu'ils n'avaient jamais existé, Il les aurait confirmé dans leur opinion erronée et leur aurait enseigné le faux, ce qui est de nouveau tout à fait impossible.

Selon une seconde explication, une des « idées du temps » est que le livre de Jonas n'est pas un récit de faits réels, qu'il était universellement reconnu pour être non seulement un conte populaire mais une fiction imaginaire tant par son style et genre que par son contenu. Bien que le témoignage de Josèphe (Antiquités, IX, 10,2) s'oppose à cette idée, on peut tout de même examiner si elle s'accorde avec les passages de l'Évangile cités ci-dessus. Ici, il faut sans doute distinguer entre les références au signe de Jonas et les références à la résurrection des Ninivites. Pour les premières, alors que les diverses analogies entre Jonas et Notre-Seigneur resteraient valides que Jonas ait réellement ou non subi et vécu ce qui est écrit de lui, il est cependant facile de voir à quel point il serait porté préjudice à la solennité des paroles du Seigneur si ce n'était pas vrai. Pour prendre une analogie, même si elle est absurde, imaginons qu'un grand prédicateur populaire appelant au repentir, un Savonarole ou un saint Vincent Ferrier, à qui on demanderait un signe pour justifier l'apparente nouveauté de ses déclarations, réponde que de même que Robin des Bois fut persécuté par les riches parce qu'il défendait les pauvres, de même le sera-t-il lui-même. Cela paraîtrait frivole, futile et bizarre. Pourtant, si l'on met Jonas à la place de Robin des Bois, héros imaginaire d'aventures pittoresques, c'est à une telle réponse qu'il faudrait assimiler les réponses données aux scribes, aux Pharisiens et aux Sadducéens selon lesquelles le signe confirmant la mission du Seigneur est la similitude qu'elle a avec la vie de Jonas.

Pour les références à la résurrection des Ninivites, cependant, les paroles du Christ seraient tout simplement impossibles avec l'hypothèse que personne ne croyait à la vérité de l'histoire de Jonas.

Car ici il n'y a pas seulement comparaison entre deux termes, mais l'affirmation que deux groupes de personnes existeront ensemble, les hommes de Ninive qui se sont repentis à la prédication de Jonas et "cette génération", ce qui ne peut être vrai si les hommes de Ninive n'ont jamais existé. Il n'est pas possible non plus de dire qu'il s'agit d'une allusion littéraire, comme un prédicateur d'aujourd'hui faisant allusion dans son sermon à, disons, Lady Macbeth. Il serait tout à fait possible au prédicateur de prendre Lady Macbeth comme exemple de la façon dont le péché peut conduire au désespoir. Mais il lui serait moralement impossible de dire, par exemple, " ce ne sont pas seulement les crimes extérieurs qui sont punis, mais aussi ceux du for intérieur. Au Jugement Dernier vous verrez Judas Iscariote puni non seulement pour sa trahison mais aussi pour son désespoir. Vous verrez Lady Macbeth punie non seulement pour avoir tué le roi Duncan mais aussi pour son désespoir." Pourtant, si ceci paraît ridicule, c'est ainsi qu'aurait paru le passage cité de saint Luc où, après la résurrection de la Reine du Midi, la résurrection des hommes de Ninive est prédite en guise d'apothéose, si au premier siècle l'histoire de Jonas était généralement tenue pour une fiction.

Les témoignages de la Patristique.

Puisque les Pères sont les exégètes par excellence de l'Écriture Sainte et puisque les docteurs qui leur ont succédé n'ont pas différé d'avis sur la question, j'aimerais, dans ce témoignage de la tradition, me limiter aux preuves patristiques concernant l'historicité du livre de Jonas.

Le premier commentaire patristique sur le livre de Jonas fut peut-être celui d'Origène. Ce commentaire, connu de St Jérôme, est aujourd'hui entièrement perdu. Cependant avant Origène, nous avons un texte de saint Irénée (*Adversus Haereses 111, 20, 1*) parlant de la vie et des aventures du prophète. Saint Irénée ne soulève pas la question de l'historicité des évènements du livre, qu'il tient certainement pour vrais.

Il note plutôt que l'histoire de Jonas est un exemple de la longanimité divine et que l'engloutissement du prophète par le monstre représente l'engloutissement originel de l'humanité par le vieux serpent.

Saint Cyrille d'Alexandrie se réfère à l'histoire de Jonas dans sa 14^{ème} Instruction Catéchétique, vers l'an 347. Il y défend la doctrine de la Résurrection du Christ. Ayant particulièrement à l'esprit les objections des juifs, il fait allusion au plus fameux des incidents, l'engloutissement du prophète par le "grand poisson". Saint Cyrille déclare :

« Pour moi les deux événements méritent notre croyance. Je crois que Jonas fut préservé, car tout est possible à Dieu; je crois que le Christ également fut ressuscité des morts. »

C'est à saint Jérôme que nous devons le plus ancien commentaire complet du livre de Jonas. Le saint l'écrivit vers la fin du 4^{ème} siècle, à Bethléem. Il ne doute pas du tout que Jonas, une figure du Christ, ne soit une personne réelle: en effet, dans sa préface, il demande au prophète de lui donner une ferveur renouvelée afin qu'il puisse écrire comme il le devrait. Dans plusieurs passages du livre il relève certains traits du Jonas historique, par exemple sa magnanimité en souhaitant mourir pour sauver l'équipage du navire. Il distingue clairement ce qui relève de **l'histoire**, la vie et les aventures du prophète, et ce qui relève de la **tropologie**, cette même vie préfigurant celle du Sauveur. Dans son commentaire du chapitre 2, il écrit :

« Je suis conscient de ce que certains ne croiront pas qu'un homme soit préservé trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, à laquelle le naufrage l'avait conduit; ces gens sont soit des croyants, soit des non-croyants: s'ils sont croyants ils sont obligés de croire à des choses bien plus grandes. »

Parmi ces "choses bien plus grandes" le saint énumère la préservation des trois jeunes gens dans la fournaise (Dan.3) et celle de Daniel dans la fosse aux lions (Dan. 14; Heb.11). On pourrait aussi ajouter n'importe lequel des miracles de résurrection dans l' Ancien ou dans le Nouveau Testament.

Saint Augustin raisonne de même.

Dans la Lettre 102, écrite vers l'an 409, il répond à un prêtre qui lui avait rapporté quelques objections contre la Foi faites par une de leurs relations communes, un païen. Certaines de ces objections, dit saint Augustin, semblent provenir de Porphyre, mais la dernière, à propos de l'histoire de Jonas et, en particulier, sa survie dans la baleine et le ricin qui pousse miraculeusement au-dessus de lui, est présentée comme un sujet de moquerie chez les païens. Dans sa réponse, l'évêque d'Hippone dit :

« Ou bien il ne faut croire à aucun des miracles divins, sinon il n'y a aucune raison de ne pas croire celui-là. Nous ne devrions pas croire au Christ Lui-même, qu'Il est ressuscité le troisième jour, si la Foi des chrétiens avait peur du rire des païens. »

Il voudrait que ses lecteurs comprennent la signification symbolique du récit, qu'il expose magnifiquement au cours de sa lettre, mais il n'y voit pas une raison d'évacuer le sens littéral.

Au contraire, c'est le sens historique qui fonde le sens mystique. L'histoire n'est pas arrivée sans raison, mais elle est arrivée. *« Non enim frustra factum est, sed tamen factum est. »*

Avec saint Augustin, il est suggéré que ce n'est pas seulement le miraculeux du livre qui suscite la moquerie des païens, mais aussi sa "modestie", ou pourrait-on dire, sa naïveté de style et de genre littéraire. Ils rient par exemple du détail pittoresque du ver qui mange le ricin, détruisant ainsi l'ombre apaisante de celui qui était fâché de la conversion des païens. Ce n'est pas la première fois, dit St Augustin, que ce ver fait l'objet de moqueries, car il est une figure de Celui Qui fut moqué sur la Croix et dit : *« Je suis un ver et plus un homme. Laissons les païens continuer de rire de ce ver, le Christ, et laissons-les se moquer avec des propos orgueilleux de cette interprétation du mystère prophétique; pourtant, petit à petit et imperceptiblement, il les dévorera. »*

Finalement, saint Augustin explique pourquoi les miracles sont non seulement possibles pour la toute-puissance divine, mais conviennent aussi à l'éloquence divine.

Car la puissance divine a l'habitude de s'exprimer en actions, comme les hommes s'expriment en paroles, *« et de même que des mots nouveaux ou rares, s'ils sont utilisés avec parcimonie et modération, ajoutent à la splendeur du langage humain, de même l'éloquence divine devient, en un sens, encore plus belle par des actions miraculeuses riches de signification. »*

Le second discours de **Saint Grégoire de Nazianze** (632) est parfois cité comme un précurseur patristique des négateurs modernes de l'historicité du livre de Jonas. En vérité, ceci ne semble pas être le but du texte (*Discours 2*, 104-10). Contrairement à ce qui a été prétendu, saint Grégoire ne dit pas que l'histoire est absurde, mais qu'il serait absurde ou invraisemblable de supposer qu'un prophète tel que Jonas aurait réellement cru pouvoir échapper à la présence de Dieu en allant à Tharsis, ou qu'il n'aurait pas désiré le salut des Ninivites. En réalité, dit-il, comme saint Jérôme aussi le dira, le prophète savait par sa vision prophétique que le salut des païens signifiait la chute d'Israël, c'est cela, et non d'échapper à la divine présence, qui était le motif de sa fuite:

« Il vit la chute d'Israël et comprit que la grâce de la prophétie passerait aux nations. C'est ce qui le pousse à abandonner la prédication et à différer l'exécution de sa mission. Il abandonne la contemplation de la joie (c'est le sens du mot Joppe en hébreu), c'est-à-dire la haute position et dignité qu'il avait possédées auparavant, pour se plonger dans un océan de tristesse. C'est ce qui lui fait essuyer une tempête, s'endormir, faire naufrage ... être jeté à la mer et avalé par la baleine sans mourir: là, il invoque Dieu et, par un miracle, il se relève le troisième jour avec le Christ ... J'admets volontiers qu'il avait peut-être quelque droit, pour les motifs que j'ai exposés, à être pardonné de son hésitation à accomplir le métier de prophète. »

Il est clair que le saint prend le prophète Jonas pour une personne réelle, dont les exploits, tout en ayant une signification symbolique, forment aussi une histoire cohérente lorsque l'on connaît les vraies raisons de la fuite de Jonas.

Ce qui est frappant dans ces textes est comment chaque auteur, tout en soulignant la signification symbolique de l'Ancien Testament, n'est pas pour autant enclin à atténuer son historicité ou à en douter. Chez saint Jérôme et saint Augustin, en particulier, la conscience du sens spirituel est en fait le grand motif de défense du sens littéral. **Saint Grégoire le Grand** en donne la raison dans la préface à son commentaire du Livre de Job: « *Commençons par établir la racine de l'histoire pour qu'ensuite nous puissions satisfaire l'esprit avec le fruit des allégories.* » Le sens historique est ainsi la racine qui doit s'enfoncer d'autant plus profondément que le sens spirituel s'élève plus haut. « *Nous réclamons avec insistance*, dit saint Grégoire dans le premier livre du commentaire, *que celui qui veut élever son esprit à la compréhension du spirituel ne renonce pas à la vénération de l'histoire.* »

Les objections à l'historicité de l'histoire de Jonas auxquelles les Pères répondent, reposent très généralement sur les miracles rapportés et, comme telles, ne résistent pas à la foi dans la toute-puissance divine. Les Pères ne semblent pas avoir considéré la possibilité que le livre de Jonas fût un livre de fiction, non pas certes destiné à tromper, mais à édifier et instruire. J'ose suggérer que c'est parce qu'ils croyaient que seuls des personnages réels et historiques étaient dignes de symboliser le Verbe Incarné. C'est de Ses disciples, après que leur esprit eut été ouvert à l'intelligence des Écritures, que les Pères eux-mêmes tirèrent leur science.

Réflexions pour conclure.

Le Second Concile du Vatican enseigne que « *les paroles de Dieu, exprimées avec les mots des hommes, ressemblent tout à fait au langage humain, tout comme le Verbe du Père éternel, lorsqu'il prit la chair de la faiblesse humaine, devint comme les hommes.* » Ainsi de même que le Christ accomplit toutes sortes d'activités humaines quand Il était sur terre, de même l'Écriture Sainte contient de nombreux genres d'écrits humains. Aussi, comme Il était à tous égards semblable aux autres hommes, quoique sans péché, l'Écriture Sainte est comme tous les autres écrits, quoique sans erreur.

Pourtant entre l'action et la parole il y a cette différence que si tout acte humain est soit bon soit mauvais, la parole et l'écrit peuvent, à cause de leur dépendance de conventions, être vrais, faux ou imaginaires. Si les Pères de l'Église, dont nous avons vu un échantillon bref mais, pensons-nous, représentatif, refusent d'admettre qu'un livre de l'Écriture puisse être une oeuvre de fiction (gardant certainement à l'esprit la dignité de l'Écriture et la vénération qu'a toujours eue l'Église pour les héros de l'Ancien Testament) ceci doit constituer par là-même une très sérieuse dissuasion pour un catholique de penser autrement. Pour le livre de Jonas, comme nous l'avons vu, il existe des raisons encore plus contraignantes, tirées du Nouveau Testament, d'accepter sa narration comme vraie. De nos jours, en appliquant de travers la notion de « genre littéraire » et mus peut-être par le souhait d'échapper à cette *irrisio infidelium* (moquerie des infidèles) qui troublait fort peu les Pères, certains auteurs trompés par les apparences, n'ont-ils pas estimé que ce qui montrait la vivacité de la fiction ne pouvait pas jouir de la dignité du fait ?



Le CEP au secours des automobilistes

Les embarras de circulation se supportent mieux en écoutant les conférences du CEP.

A la demande de ceux qui ne peuvent plus emporter de cassettes avec eux dans leur véhicule, car le *progress* les a privés d'un lecteur, nos conférences sont désormais disponibles sur **CD au même prix que les cassettes audio**.

Pensez à le spécifier en passant votre commande, comme l'indique le catalogue. Cette nouvelle disposition s'applique à tous les enregistrements à partir de l'année 2003 et aux futurs. Les CD sont compatibles également avec votre lecteur de salon, et permettent les retours en arrière, pour relire une phrase qui vous aurait échappé, comme pour les cassettes.

Bonne route pour 2004

REGARD SUR LA CREATION

"Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages." (Romains, 1 : 20)

Sarbacane à répétition

Jean de Pontcharra

Résumé : Les cônes, coquillages des mers chaudes à la forme caractéristique, sont dotés d'un étonnant dispositif : ils capturent leurs proies en projetant un harpon envenimé. La conception très étudiée du harpon, l'efficacité ciblée des venins (conotoxines), la complexité d'un processus qui s'étend de la fabrication du harpon au déclenchement du tir, tout manifeste chez ces mollusques l'intention d'une intelligence créatrice.

Introduction

Pour stimuler nos facultés d'émerveillement devant les ingéniosités de la Création, rien de mieux que d'étudier jusqu'aux plus petits organismes du monde végétal et animal. Leur complexité, l'ingéniosité et la variété de leurs fonctions, la parfaite et immédiate adaptation à leur milieu, sont de puissants arguments contre les fables évolutionnistes. Nous vous proposons de survoler rapidement le système de capture des proies de quelques cônes, mollusques gastéropodes univalves (famille des Conidae comprenant plus de 700 espèces).

Les cônes, très appréciés des collectionneurs pour la beauté de leur coquillage, ne semblent à première vue, très différents des autres gastéropodes univalves. Parmi eux, le cône géographe (ainsi nommé par son dessin de coquillage évoquant une carte) et le cône textile (motif texturé), vont nous mener de surprise en surprise.

Description

Leur coquille, longue de 3 cm à 10 cm et enroulée en spirale à droite (de très rares exemplaires ont une spirale vers la gauche) est embellie par des motifs d'une très grande variété. Ces motifs permettent la classification des cônes. Comme les autres gastéropodes, ils se déplacent sur un pied (la sole). Leurs yeux sont situés à l'extrémité de deux fins tentacules encadrant une sorte de trompe, le *proboscis*, extensible et rétractable moyennant une importante modification de son diamètre.

Le tout est surmonté d'une sorte de tube-siphon (figure 1) alimentant des branchies et des neuro-récepteurs à fonction chimio-déetectrice.

Figure 1. Cônes textiles



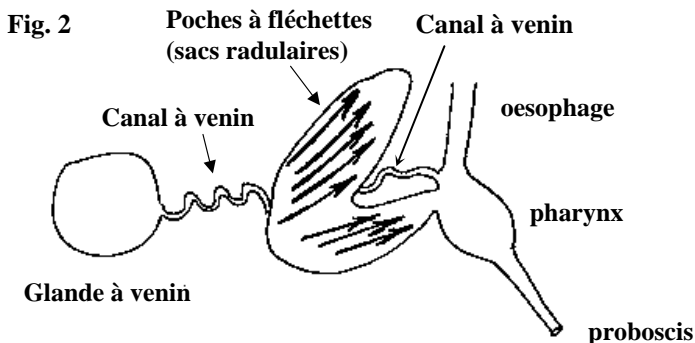
Toutes les espèces de cônes sont carnivores, la plupart malacophages (dévorent d'autres mollusques). Une cinquantaine d'espèces est vermivore, une autre cinquantaine piscivore. Nous allons décrire le surprenant système de capture des proies de ces deux catégories. On ne peut s'empêcher de les comparer à des engins blindés miniature puissamment armés, bien que l'analogie soit d'une extrême pauvreté devant la réalité.

Le système de capture des proies

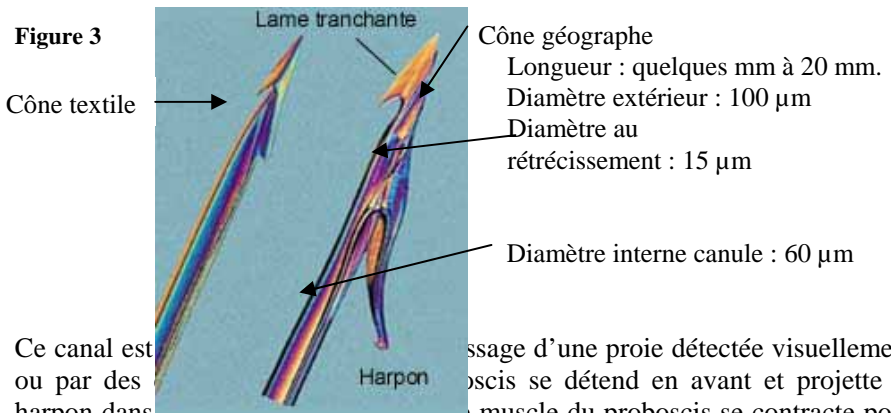
La première surprise vient de la parfaite adéquation du couple que forment le « système de capture » et la proie.

Un poisson rapide sera chassé par les cônes piscivores dotés d'une sarbacane à répétition et longue portée et de solides harpons. Les vers et les mollusques seront envenimés par contact avec les harpons plus légers des cônes vermivores et malacophages.

Deux poches à fléchettes (figure 2) permettent la fabrication et le stockage de 10 à 20 harpons faits de corne ou de cartilage. Cette sécrétion d'éléments détachables à l'intérieur d'un organe mou reste mystérieuse. Les sacs radulaires (de *radula* : grattoir, râpe, nom donné aux dents de certains mollusques) débouchent sur le pharynx qui est relié à la proboscis, sorte de trompe tubulaire conique et extensible. Le proboscis joue le rôle de sarbacane, mais aussi d'élastique propulseur du harpon et d'organe de succion et d'ingestion.



Les harpons (figure 3) ont été observés par microscopie électronique et révèlent une incroyable technicité. A gauche celui du cône textile (malacophage), à droite celui du cône géographe (piscivore), plus solide. Toutes les caractéristiques d'un harpon efficace sont présentes : pointe effilée, lame tranchante, ergot anti-arrachage. De plus, ils sont creux et se chargent en venin au passage avec la contraction d'une glande reliée au pharynx par un long canal.



Ce canal est relié au pharynx par un long canal. Au passage d'une proie détectée visuellement ou par des vibrations, le proboscis se détend en avant et projette le harpon dans les chairs de la victime. Le muscle du proboscis se contracte pour retenir l'extrémité arrière du harpon, il empêche la fuite de la proie qui est rapidement paralysée par le venin. Le rétrécissement du canal à venin en tête de harpon est une particularité géniale empêchant que le venin s'échappe vers l'arrière lorsque le harpon est violemment projeté en avant. Ainsi le harpon peut-il retenir toute sa charge de venin. Au moment de l'impact, la force de freinage projette le venin à vitesse accélérée à travers le rétrécissement. Il est ainsi injecté en surpression dans les chairs de la proie.

Si le rétrécissement avait été situé à l'extrémité arrière, le remplissage par le venin aurait été possible, mais non son injection sous pression lors de l'impact. Or le venin agissant sur les neuro-récepteurs musculaires, il lui faut atteindre les tissus profonds.

Ajoutons que la sarbacane ne doit pas s'enrayer par engagement simultané de plusieurs harpons, ni provoquer de blessures aux tissus mous lors du passage des fléchettes dans le proboscis du cône, celui-ci étant sensible à son propre venin.

Le processus qui induit la fabrication de nouveaux harpons, d'une très grande complexité, est très mal connu à ce jour.

De même, les chercheurs ignorent le facteur qui déclenche le tir d'un deuxième ou troisième harpon sur une même proie (taille ou corpulence et vivacité de cette proie ? Impression faite sur le cône ?)

Le venin

Passons maintenant à une rapide description des venins (conotoxines) qui intéressent prodigieusement les neuro-biologistes et médecins, de par leur action puissante sur le système nerveux et les possibles applications dans le traitement des douleurs. Les études pour en déterminer la composition ont été très poussées et font appel aux techniques les plus élaborées de la biochimie analytique.

Chaque espèce a un venin de formule spécifique, comprenant des chaînes de quelques unités à quelques dizaines de protéines. Par exemple, le venin du cône géographe comporte 12 peptides composés chacun de 12 à 41 acides aminés agissant sur les différents mécanismes neurotransmetteurs de la proie. Ces peptides sont : les conotoxines alpha GIA et GII, les conotoxines mu GIIIA, GIIIB, GIIC et GS, les conotoxines omega GVIB, GVIIA, GVIIB, la conotoxine sigma GVIIIA, la conantokine et conopressine G. Ce mélange peut être mortel pour l'homme ; quelques cas ont été signalés dans les mers tropicales.

Les cônes et le discours évolutionniste

Dans leur chronologie évolutionniste, la majorité des spécialistes placent l'apparition des espèces « simples » (sic !) de cônes à dents fixes il y a 60 millions d'années, et 23 à 5 millions d'années pour les espèces à harpon et à venin. Or, un banal calcul statistique basé sur le hasard chiffre à des milliards d'années le temps « nécessaire » pour passer du venin d'une espèce au venin d'une autre espèce. Si l'on rajoute la fabrication des harpons, sacs radulaires, connexions cérébrales et nerveuses entre capteurs (optiques et chimiques), le temps « nécessaire » deviendrait infini.

Cette contradiction entre les durées astronomiques indispensables pour rendre crédibles leurs théories, et les temps courts nécessités pour le déclenchement d'adaptations réputées vitales, est une constante du discours

évolutionniste. D'après ce discours, le cône à dents fixes, ne trouvant plus de mollusques (échelle de temps très courte), a développé un système de capture de proies plus rapides comme les poissons (le temps « théorique » pour ces changements se chiffrent en milliards d'années). Le pauvre cône a tout le temps de mourir de faim ! D'un autre côté, la théorie des « sauts », selon laquelle un système complexe se met en place du jour au lendemain, relève de la croyance au miracle permanent¹.

Les évolutionnistes entretiennent dans le public une confusion entre la variabilité à l'intérieur d'une espèce affectant des caractères secondaires (par exemple couleur et texture de la coquille), et la modification d'organes vitaux (par exemple, changement du système de capture des proies, pour soi-disant l'adapter à un nouveau type de proie).

Les conséquences logiques

Il est bien évident que toutes les espèces de cônes sont apparues complètement formées, chacune parfaitement adaptée à sa proie et à son habitat, et les proies spécifiques sont contemporaines de leurs prédateurs. C'est la notion de Création, à laquelle reviennent les scientifiques, lassés des fantasmagories évolutionnistes.

Et cela même si certains, par respect humain ou orgueil, évitent de prononcer le nom de Dieu et préfèrent le nom de « finalité intelligente » ou « projet déterministe ». Souhaitons que l'étude jamais achevée des merveilles vivantes fasse tomber les écailles qui aveuglent la science moderne en général et la biologie en particulier. Les harpons du cône devraient y contribuer.

Bibliographie

- L.J. England et al. "Inactivation of a serotonin-gated ion channel by a polypeptide toxin from marine snails", *Science* vol 281, juillet 1998, p.575
- D. Röckel et al "*Manual of the living conidae*", vol.1, C. Hemmen Verlag, Wiesbaden 1995.

¹ NdA. C'est le même discours lamarckien de l'allongement du cou de la girafe pour atteindre les feuilles placées en hauteur, ou de redressement du gorille dans les hautes herbes pour guetter l'arrivée des prédateurs. Inepties contraires aux lois physiques, mais gobées sans esprit critique par une grande partie des scientifiques et répétées jusqu'à la nausée par les médias.

- B.M. Olivera et al , *Science* vol 249, p. 257 1990
- site australien sur les conotoxines :

<http://grimwade.biochem.unimelb.edu.au/cone>

☺ ☺ ☺ ☺ ☺ ☺ ☺ ☺ ☺

Le CEP sur Radio-Silence

Une courte émission « *La science et la foi* » est donnée chaque mois par le CEP sur Radio-silence, la radio par Internet. En vous reliant à <http://www.radio-silence.org> vous pouvez télécharger toutes les émissions déjà enregistrées et les écouter quand bon vous semble.

COURRIER DES LECTEURS

De Monsieur C.T. (Manche)

« *Moi aussi, depuis le début, je tempête contre les OGM :*

- *un gène modifié peut coder x modifications autres que celle pour laquelle la modification est faite...*
- *les effets secondaires résultent de l'action sur le métabolisme d'autres protéines « nouvelles » ou modifiées par l'action de ce gène muté ou transplanté, dont on n'a même pas idée parce que l'on n'a aucune volonté ...et aucun moyen d'ailleurs de les rechercher !*
- *Si ces effets sont toxiques, on ne s'en rendra compte qu'avec un recul suffisant qui n'est pas pour aujourd'hui.*
- *Cette situation est particulièrement inquiétante s'il s'agit de substances qui ne participent pas au métabolisme et sont stockées au long de la chaîne alimentaire qui les concentre... au point de finir par les rendre toxiques... (On a eu ce genre de cas avec le DDT !)*

De ce point de vue la législation de Bruxelles, qui exclut de l'étiquetage OGM l'ensemble des produits animaux (viandes, œufs, laitages, poissons), est très angoissante ! C'est aussi la porte ouverte à la généralisation des cultures OGM en France pour les besoins de la nutrition animale... »

Nos membres publient

Histoire et Actualité du Satanisme : la Démoncratie par François-Marie Algoud

« *Qui ne tient pas compte en histoire non seulement de la Providence, mais de l'Enfer, n'aura jamais que des vues indécises et ne fournira que des explications incomplètes.*

Dieu et Satan se disputent le cœur de l'homme, chacun de nous le sait, mais ils se disputent également la direction de la société, de ses développements et ses phrases ». Cette citation en exergue, due à l'Abbé Augustin Lemann, juif converti,

donne d'emblée le ton de l'ouvrage. Il est certes facile de comprendre le bien fondé de cette perspective, mais le grand mérite de François-Marie Algoud est d'en montrer par le menu la réalisation.

Car les chrétiens se heurtent inévitablement à l'adversaire et à ses sicaires, aux lois que le prince de ce Monde fait voter, à l'emprise souvent discrète qu'il exerce sur les milieux intellectuels et artistiques, à la violence sanguinaire de ses adeptes et des révolutionnaires qui se sont voués à son service. Ces 436 pages bourrées de faits et de citations (dont certaines tirées du *Cep*), complétées par huit pages de bibliographie et dix pages d'index, constituent une mine qui rendra un service inestimable aux éducateurs et à tous ceux qui sont confrontés au satanisme, par eux-mêmes ou chez leurs proches.

(Editions de Chiré, 2002, prix public 25 € Disponible avec 5,40 € de port auprès de D.P.F. , BP 1 86190 Chiré-en-Montreuil)

⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘

Les Cahiers du Centre International de Recherches sur l'Environnement et la Santé (fondé il y a 20 ans), ont donné lieu à la publication d'articles importants mis à jour et sélectionnés par le Dr Philippe Saint Marc et le Dr Jeunet. Ils sont réunis dans un livre publié aux éditions Frison-Roche sous le titre « *L'écologie au secours de la vie, une médecine pour demain* ».

Préfacé par J-M Pelt avec un avant-propos du Pr. Cloarec. La deuxième partie est consacrée à de nouvelles avancées thérapeutiques et la première, en trois sections, traite de : *Agriculture et santé*, sous la signature de Madame **Dominique Florian**, *Pollution et santé*, *Société et santé*.

Ouvrage de 400 pages avec photos en couleur au prix de 25 €

⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘

La Science et la Foi par Hubert Saget

« *Croyez-vous en Dieu ? Non, la science s'y oppose !* » avait répondu Nikita Krouchtchev au journaliste Serge Groussard, venu spécialement à Moscou lui poser cette question.

C'est contre cette opinion, encore trop répandue, que l'auteur part en guerre, en se proposant de montrer que la science la plus récente, non seulement n'est pas opposable à la foi, mais qu'elle apporte la plus belle des preuves de l'existence de Dieu.

Mais d'où vient cette méprise ? Et comment cette vérité a-t-elle pu demeurer masquée si longtemps ?

« *Le besoin de vérité est plus sacré qu'aucun autre. Il n'en est pourtant jamais fait mention* », observait Simone Weil, qui ajoutait : « *On a peur de lire quand on s'est une fois rendu compte de la quantité et de l'énormité des faussetés matérielles étalées sans honte, même dans les livres des auteurs les plus réputés. On lit alors comme on boirait l'eau d'un puits douteux.* »

Mais cela n'est pas vrai de la science ? Si, hélas, beaucoup plus qu'il ne semble, et d'autant plus que par rapport au prestige de la science, il n'y a plus aujourd'hui d'incroyants.

Les savants attendent du public qu'il accorde à la science cette sorte de respect religieux qu'on accorde à la vérité, et le public les croit.

On a longtemps cru, beaucoup pensent encore, qu'il n'y a de science que matérialiste, que tout autre attitude est anti-scientifique. Cet a priori a directement engendré la mauvaise foi qui consiste à invoquer le hasard pour rendre compte de phénomènes que seule une cause intelligente et transcendante peut expliquer.

En quoi l'affirmation de Dieu serait-elle moins scientifique que son contraire ? Elle l'est au contraire bien davantage, en se montrant docile aux leçons de l'expérience, qui nous impose cette conclusion.

Hubert Saget, philosophe et historien des sciences, docteur ès lettres, professeur émérite à l'Université de Reims, spécialiste de biochimie moléculaire, était particulièrement qualifié pour traiter cette question.

Suite à la remarquable conférence donnée au Colloque de Sainte-Maure, le 28 septembre, nous tenons à signaler l'ouvrage où Hubert Saget a condensé sa pensée sur les rapports entre l'activité scientifique et la religion : « *La Science et la Foi* ».

D'une certaine manière, mais écrit avec un style bien supérieur, cet ouvrage constitue une réplique à celui où Jacques Monod prétendit ne voir que « le hasard et la nécessité » pour expliquer l'univers. Or la permanence des formes naturelles, la rigoureuse transmission du message génétique, les processus d'autorégulation ou de reconstitutions des tissus, sont autant de démonstrations en actes que le hasard ne régit rien chez les êtres vivants. Quant à la nécessité, seul Dieu est l'être nécessaire : tout le reste est contingent et les lois de l'univers elles-mêmes relèvent du contingent. Hubert Saget en donne une démonstration lumineuse.

***La Science et la Foi* est publié par les Editions Dominique Guéniot (B.P. 174 - 52203 Langres Cedex, 18 €).**

On peut l'obtenir auprès du secrétariat du CEP : 21 €franco.

Du P.B. (Poitou)

*En feuilletant un ancien numéro de « Famille Chrétienne » (n°1300 du 14/12/02), je suis tombé sur un passage qui devrait intéresser vos lecteurs : « Alan Walker collaborateur du Pr Leakey¹, a fait des aveux troublants dans son livre « The wisdom of the Bones. » Walker était responsable de la reconstitution du célèbre « crâne de Leakey », réalisé à partir de **cent cinquante fragments** ! Quand Walker a présenté ce crâne au Pr Leakey, celui-ci a fait décoller le montage et l'a reconstitué, pour que le résultat soit moins archaïque, et puisse constituer le fameux chaînon manquant, cité dans tous les livres.*

Cela paraît incroyable, mais c'est compréhensible : les recherches sont subventionnées en fonction de leurs résultats. Prudent, le chercheur a attendu d'être à la retraite pour dénoncer la supercherie.

¹ Louis Leakey (1903-1972) s'est fait connaître pour ses découvertes de fossiles dans le Rift africain, au Kenya et en Tanzanie. C'est lui qui, en 1959, avait rebaptisé « Zinjanthrope » l'Australopithèque trouvé en 1937 sur le site d'Olduvai (en Zambie).

L'Oméga
Carl Christaki

Le monde n'est pas toujours rose,
Hors la fleur et les flots de sang,
Et personne n'y comprend grand-chose,
Sinon peut-être l'innocent.

Mais la souffrance sur tout pose,
Un problème bouleversant
Dont la Bible seule, propose,
Un pourquoi très intéressant.

Galilée ou Darwin, Descartes,
Faisant douter du Saint récit,
Ont fait que l'homme s'en écarte.

Or leurs naïves hypothèses,
Au vrai, n'ont jamais réussi
Qu'à ridiculiser la Genèse.

Sans nous guérir de nos soucis.

*

*

*